le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

AVRIL 1961
MENSUEL. — N° 69
PRIX : 0,50 NF

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08

C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

LE GUÊPIER

LES Belges ont voté ! Imposée ou subite, la consultation électorale devait régler un litige né de l'affaire du Congo, des difficultés financières qui en ont résulté et qui suscita la loi unique.

La grève avait dressé les travailleurs contre le gouvernement, les syndicalistes contre les partis politiques, les laïques contre les chrétiens, les Wallons contre les Flamands ! Le peuple souverain allait trancher ! Qui pouvait croire un seul instant que toutes ces oppositions pourraient être réglées.

Les Belges ont voté ! Nous connaissons les résultats de cette consultation et ces résultats confirment pleinement notre opinion sur cette mascarade électorale. Sur son inefficacité. Sur son caractère nocif car en créant de vains espoirs elle démobilise le monde du travail et ses résultats, prévisibles pour tout esprit logique, sont reçus avec consternation par ceux qui ont conservé des illusions sur la démocratie parlementaire.

Regardons les faits brutalement, à la lueur des résultats électoraux !

La succession de crises graves qui secoua la Belgique a laissé intacts les blocs politiques qui depuis la libération se partagent les faveurs de l'opinion. Le déplacement des suffrages qui portent sur un pourcentage minime et qui correspond à un déplacement d'élus relativement peu important mais qui, pourtant, peut changer la majorité, ne vient pas d'un changement radical d'opinion des éléments conscients et majeurs du corps électoral, mais de la masse indécise, flottante, peut-être relativement restreinte, mais dotée par le système majoritaire de la faculté de changer la majorité, de faire basculer le fléau alors que de toutes les couches de la population elle est la moins propre à cela.

Et ce phénomène nous donne la vraie mesure du système majoritaire et de son impuissance à concrétiser les courants profonds de l'histoire.

En Belgique, la masse socialiste reste socialiste, les chrétiens continuent à voter pour un parti qui, aux yeux de tous, est cependant apparu un élément de régression.

Il faut très clairement voir que ce comportement, qui paraît absurde, a ses racines profondes dans la nature même des hommes ! Voir cela très clairement et en tirer les conclusions qui s'imposent.

Les hommes sont conservateurs, et la plus grande masse d'entre eux impose cet immobilisme contre nature. Conservateur des idées reçues, conservateur en communisme, en nationalisme, etc... Et les hommes sont conservateurs parce qu'ils refusent le risque, remettent au temps qui s'écoulera ou aux gestes symboliques, le soin de pourvoir à leur défaillance devant l'obstacle. Et cela durera aussi longtemps qu'il existera des politiciens pour assurer qu'il suffira de voter pour eux pour que tout s'arrange sans difficultés majeures.

Seules les minorités agissantes échappent à cette règle générale.

Les grèves contre la loi unique furent l'œuvre d'une minorité agissante. Le raidissement contre ces grèves fut également l'œuvre d'une autre minorité agissante, réactionnaire celle-la ! Autour de ces deux forces réelles, les masses se sont agglutinées, se rangeant chacune dans leur camp traditionnel, sans grands efforts pour reviser les concepts qui leur servent de tranquillisants.

Il faut le dire ! Si le gouvernement avait écrasé la grève, les élections eussent été pour lui un triomphe ! Si la grève avait chassé le gouvernement, les électeurs auraient consacré son succès. Les forces pantelantes d'une longue lutte d'un mois s'en sont remises au corps électoral et celui-ci, comme une fille à laquelle il faut des certitudes, n'a pas su choisir son vainqueur !

Il faut le dire, ce sont les minorités agissantes qui font les révolutions. Les masses et en particulier les masses électorales, maintiennent les traditions reposantes ou consacrent un vainqueur. Jamais elles ne sont l'aventure.

En Belgique, nos camarades, à bout de souffle et empêtrés dans les intérêts et les contradictions des politiciens, s'en sont remis à l'arbitrage électoral. Le résultat n'était pas douteux. Tant qu'ils conserveront et continueront à propager le mythe électoral et la démocratie parlementaire, ils seront victimes du Système.

La grève des travailleurs belges n'aurait pas été tout à fait perdue si les ouvriers, au lieu de s'en remettre aux politiciens avaient mobilisé contre eux tout ce qui dans l'organisation syndicale avait su se tenir à l'écart du guêpier.

LA REDACTION.

Avant les négociations d'Evian

par Michel PENTHIÉ

QUAND en décembre dernier, la population musulmane, alors qu'elle était invitée par les autorités à crier « Vive de Gaulle », brandissait les couleurs du F.L.N., le processus de la négociation s'inscrivait dans l'avenir, sans qu'il puisse échapper. Bien qu'on voulût les confiner dans le flou d'une Algérie algérienne, les masses faisaient éclater, sinon la représentativité exclusive du Conseil de la Révolution, du moins sa pénétration profonde dans les couches populaires.

Et les préalables formulés par le triptyque gaulliste : cessez-le-feu - pacification - autodétermination s'évanouissaient comme des chimères, balayés par les manifestations de la Casbah. De sorte que la négociation politique avec « ceux qui ne portent pas les armes », toujours refusée avec hauteur du côté français, s'imposa par l'évidence de l'échec de l'intégration des âmes.

Plus qu'avec ses maquis aux moyens limités, amputés par six années de harcèlement; plus qu'avec la menace d'une intervention communiste, le G.P.R.A. porté par la ferveur des Algériens possède des atouts maîtres pour aborder les négociations d'Evian. Forts de l'appui des Etats arabes qui vient de lui être confirmé au Caire; de la bienveillance des Etats africains; de la sollicitude conjointe des Etats-Unis et de l'URSS; de la solidarité de la Tunisie et du Maroc; les représentants du gouvernement provisoire vont, dans le dialogue qui va s'amorcer sur les bords du Léman, imposer leurs conditions avec la certitude de les faire prévaloir. Le raidissement du dernier discours de Ferhat-Abbas, qui a surpris les naïfs, n'est que le reflet de cette position de force qui sera exploitée au maximum.

M. Debré, peut multiplier les déclarations sur le Sahara, — terre française —, il reste que cette « mer de sable » d'où sort le pétrole, est revendiquée par le F.L.N. comme partie intégrante du territoire national algérien. Là, est le véritable enjeu du Colloque d'Evian. L'autodétermination n'est plus un problème qui ressortit de la compétence française. En décembre 1960, le peuple algérien, malgré les contraintes s'est autodéterminé. L'indépendance à plus ou moins brève échéance de l'Algérie ne fait plus de doute. Mais, quel sera dans cet Etat souverain, le statut du Sahara ?

C'est sur ce point que les thèses françaises et algériennes vont s'affronter. Un accord sur une administration bipartiste des richesses est possible. L'exploitation du pétrole nécessite une armée de techniciens que le gouvernement algérien ne serait pas en mesure de former avant de nombreuses années. Les Russes, les Américains peuvent fournir ces techniciens. Mais, pour le G.P.R.A., réaliste dans ce domaine, il ne fait pas de doute que ces aides seraient assorties de contre-parties qui chatouillent son nationalisme. Restent les techniciens français qui sont déjà sur place. Est-ce naturellement vers ceux-ci que les dirigeants algériens se tourneront ? De n'est pas improbable. La Banque Rothschild s'intéresse beaucoup ces temps-ci aux investissements en Sahara. Lorsque l'on sait d'une part la connivence de ce groupe financier avec le gaullisme (M. Pompidou) et d'autre part, son extrême prudence, on peut se demander si, les contacts secrets n'ont pas déjà mis au point dans ses grandes lignes, le statut futur du Sahara.

Quoi qu'il en soit, les négociations politiques seront très longues. Mais, pendant que des deux côtés, chacun essaye de tirer le maximum du l'adversaire, ne pourrait-on pas conclure une trêve des armes ?

La guerre, avec son cortège de souffrances et de deuils a assez duré. Qu'elle cesse ! Il serait criminel que l'on voulût exploiter les victimes pour quelques actions de pétrole supplémentaires.

PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES

par Monique BERTHAULT

UN plan de rénovation économique et de stabilisation financière fut lancé en 1958, le gouvernement demanda aux salariés, pour en assurer le succès, de supporter une période de « vaches maigres » que devait suivre des lendemains qui chantent.

Deux années d'application se sont soldées par la publication de bulletins optimistes sur la santé économique de la France, son équilibre financier et par l'annonce que les normes fixées pour la production nationale étaient soit atteintes, soit dépassées. Est-il enfin arrivé l'instant où le salarié bénéficie de la saison économique ? La lettre adressée récemment par M. Debré au C.N.P.F. ruine cet espoir : les salaires ne devront pas croître de plus de 4 % en 1961, cette marge correspondant à l'augmentation de la productivité prévue pendant ce même temps. Cependant les grèves récentes, à relativement massives des fonctionnaires et des employés des entreprises nationalisées, l'agitation plus ou moins sporadique du secteur privé, dont les causes sont autant des facteurs locaux que des revendications d'ordre général (4e semaine de congés payés, horaire hebdomadaire, etc...), semblent montrer l'inquiétude des salariés et leur désir de participer aux bénéfices promis.

Au cours des deux dernières années, la politique économique du gouvernement a consisté à consolider le plan dicté par la nécessité en 1958. Le succès certain, bien que fragile, est dû, en 1960, à des circonstances favorables en partie indépendantes : récoltes abondantes, contre-coup encore sensible de la relance de 1959. Il se traduit par la hausse de l'indice de production, conséquence des investissements et de la consommation intérieure accrue, une stabilité relative des prix (+ 2,5 %); la régression du chômage malgré les licenciements, la hausse des salaires, ceci surtout dans les secteurs privilégiés du domaine privé, mais cette hausse n'est qu'apparente, en fait l'augmentation réelle, qui se mesure par le pouvoir d'achat, n'a fait que compenser le fléchissement du niveau de vie par rapport à 1957 (année prise en général comme référence).

Mais le développement économique marque un ralentissement et l'on est parvenu à un palier. Ces derniers mois la production s'est stabilisée de par la stagnation ou la régression des exportations et la saturation partielle du marché intérieur (saturation due justement au blocage du niveau de vie). Ce système économique, encore précaire va devoir affronter trois problèmes essentiels : l'intégration dans le Marché commun et corrélativement l'abondon d'un protectionnisme strict ;

(Suite page 3)

LE CONGRÈS DU NÉANT

par le Dr P. DENAIS

SUR ce parterre de quadragénaires bien rasés bien poncés, bien peignés, bien vêtus, bien élevés, on avait placé quelques jolies fleurs sans épines : des hôtesse affligées d'un éternel sourire. L'U.N.R., le grand parti national tenait ses assises à Strasbourg.

On sait comment se déroula ce congrès : quelques ténors et quelques moindres seigneurs déblatérèrent sagement durant trois jours et à la fin de la troisième journée tout le monde vota sans en avoir pris connaissance une « déclaration du parti » préparée par la direction. Car nous étions entre gens non seulement de bonne compagnie, mais encore intelligents et ils ne s'agressait pas de gâcher sa carrière dans ce régime qui permet aussi la poursuite d'excellentes affaires. Le malchanceux Le Tac sut se laisser persuader de quitter un peu les premières loges afin de ne point souiller l'arme « dure et pure » que devait être le « fer de lance du gaullisme » ; moyennant quoi grâces lui furent rendues sinon à sa probité, du moins à son honneur.

Ce n'est certes pas sur le problème algérien que les vues parurent les plus osées. Un orateur déclara que l'autodétermination était dans la ligne de la tradition française. Bien voyons. Cela fait cent trente ans que c'est l'évidence même. On avait auparavant exclu les Ali Malem et autres Benhacine, intelligents eux aussi dont les yeux s'étaient ouverts en décembre et sur qui on ne pouvait plus compter pour une sol-disant administration algérienne. La déclaration finale sur ce sujet pour être brève n'en était pas moins nette : clanc sang à De Gaulle.

Sur le plan constitutionnel le point de vue fut le même : faire durer De Gaulle le plus longtemps possible et vulgariser le procédé du référendum.

A la tribune beaucoup d'orateurs avaient voulu « faire du social ». Mais outre qu'on en était encore à avoir peur des mots - le « socialisme gaulliste » de Chalandon se transforma en un « humanisme gaulliste » -, Debré vint rappeler à quelque prudence ces assistants sociaux au grand cœur et après qu'on se fut congratulé sur le miracle du redressement français, il proclama que les projets d'avenir se limitaient à des ajustements de salaires compatibles avec la stabilité et à la formation de cadres professionnels et syndicaux « bien informés de l'évolution nouvelle de l'économie », rien d'ailleurs n'empêchant l'entrée de ces forces économiques et syndicales dans un Sénat rénové.

Neutre, incolore, inodore, sans saveur, ce congrès est à la mesure de cette U.N.R. qui est bien le reflet de cette morne société où pour s'être mise à la mode, l'épouvantable bourgeoisie n'en continue pas moins à régner et en toute tranquillité jusqu'à nouvel ordre.

CONGRES 1961 DE LA FEDERATION ANARCHISTE
Les 20 - 21 - 22 mai
Salle du cinéma de la Maison de la Mutualité du Vieux Chateau (renseignements complets dans le prochain B. l.).

REUNION PUBLIQUE
Samedi 20 mai, à 20 h 30
Salle de l'Edifice communal.

CRIME OU INCONSCIENCE

par Jean FONTAINE

L'ART de tout dire à la fois n'existe pas, et il est difficile de montrer, dans une courte étude, dans quelles voies dangereuses nos dirigeants du moment engagent l'économie de notre pays. Une série de crises provoquant des mouvements sociaux violents et stériles risquent d'en être la conséquence.

On n'a pas compris, ou on ne veut pas comprendre en haut lieu comme à la base, le sens profond des changements que nécessite la révolution mécanicienne de la production.

Jusqu'aux siècles derniers, c'est-à-dire depuis que le monde est monde, donc pendant peut-être des millions d'années, la quantité des choses créées par l'homme était inférieure à la quantité demandée pour sa consommation. Dans l'économie générale des sociétés, l'homme était certain d'écouler les produits de son travail. Seuls, des moyens de transports insuffisants, ou bien l'insécurité des voies de communication due au climat, aux saisons, aux intempéries, et surtout aux guerres, au banditisme, rendaient les échanges difficiles et le marché peu sûr. Cela est si vrai que c'est dans les périodes de paix profonde où est assurée la libre circulation des biens et des personnes que l'histoire place les âges heureux, les âges d'or de l'humanité.

Autre aspect de vue fondamental, qu'y a-t-il donc de changé dans notre monde économique d'aujourd'hui ? Tout simplement ceci : la vitesse de production est devenue si grande dans certains domaines qu'on arrive à fabriquer, ou plutôt à pouvoir fabriquer des biens en telle abondance qu'ils n'ont, économiquement parlant, presque plus de prix et qu'on ne peut les écouler qu'à des prix très bas.

Cela, tout le monde le sait, ou le sent, c'est tellement visible. Au cours du dernier siècle, les physiocrates aimé que nos grands précurseurs socialistes et anarchistes l'ont établi et prévu. S'ils n'en ont pas tiré les conséquences pratiques qui aujourd'hui s'imposent dans l'immédiat, c'est qu'ils étaient loin de se douter des prodigieux progrès de la technique actuelle. Nos papes de toutes religions, nos princes régnants, nos techniciens de la matière et de l'esprit se montrent à peu près tous, face à cette évidence, complètement aveugles. Ils n'ont de conscience et d'intelligence que pour sauver et conserver leur monde où la hiérarchie et le privilège sont rois. Et, le plus terrible, c'est que ceux qui en sont les victimes sont du même avis, partagent les mêmes erreurs.

Le paysan, par exemple qui a doublé sa production sans augmenter ses frais, n'admet pas que, s'il veut écouler sa production, il doit baisser, au moins théoriquement, ses prix de vente de moitié. Il en est de même dans le domaine de la production industrielle où l'on arrive à produire deux fois, cinq fois, dix fois, cent fois, plus vite, grâce aux méthodes connues sous le nom d'automation. Eh bien, là aussi, que ce soit à l'Electricité, au Gaz, à l'Eau, à la S.N.C.F., à la Mine, à la Construction, etc., ouvriers, techniciens, cadres, ouvriers, manœuvres, tous sont d'accord pour ne pas baisser les prix à la vente sans se demander si cette méthode est possible.

A peu près tous, les petits, les moyens et les gros conservent cette croyance que si on double sa production, on doit doubler son chiffre de vente, donc son chiffre d'affaires, donc son bénéfice, donc ses profits. Ils conservent cette fausse croyance en économie, comme ils conservent d'autres fausses croyances sur le terrain de la religion, du patriotisme et du nationalisme. Ils croient, parfois, pensent, raisonnent comme il y a mille ans, que dis-je ? comme au temps du néanderthal, de l'homme-gorille.

J'exagère, dira-t-on; mais non, voyez ce qui se passe chez nous. Grâce à de meilleures techniques de production et à des circonstances atmosphériques favorables, nous avons bénéficié de récoltes abondantes : vin, sucre, viande, beurre, etc. Les paysans producteurs n'ont pas admis que ces denrées puissent être vendues à des prix plus bas. Il y a donc eu forcément des excédents car, d'un côté, il y a des consommateurs dont le pouvoir d'achat est limité, dont un grand nombre ne mangent pas à leur faim et qui, par suite, ne peuvent acheter davantage; et, d'un autre côté, ceux qui, satisfaits, n'achètent pas davantage. Qu'a-t-on fait de ces excédents ? Le gouvernement, c'est-à-dire voici, moi, tout le monde, les a achetés aux paysans au prix fort et les a revendus sur le marché mondial à perte, car les prix mondiaux sont inférieurs à nos prix intérieurs. Tout le monde a su cela : la radio, la grande presse l'ont expliqué. Et cependant, il n'y a eu ni manifestation, ni révolte; on n'a incendié aucune ambassade, on n'a vu aucun gibet s'élever pour pendre les coupables. Nos vieux de France peuvent crever l'opinion publique est parfaitement indifférente.

Aux temps troublés que nous vivons, de graves crises économiques sont à prévoir. Les événements de Belgique sont là pour le prouver. Cette même opinion publique s'en inquiète certes mais seulement dans la mesure où la situation des satisfaits, des privilégiés est menacée. Trois genres de solutions retiennent son attention.

a) La solution gaulliste, capital-travail, qui revient à ceci : rien n'est changé quant au principe capitaliste du fonctionnement des entreprises, mais les ouvriers sont associés à leur gestion et intéressés aux bénéfices sous des formes à définir.

b) La solution dite socialiste : gestion des entreprises avec la triple participation des propriétaires et des chefs, des ouvriers, et des actionnaires sous le contrôle de l'Etat, principal actionnaire ; en réalité le système actuel des régies et des nationalisations. Les salariés sont intéressés aux bénéfices par des primes.

c) La solution coopérative sous toutes ses formes dont il est inutile ici de souligner l'importance théorique mais qui malheureusement est loin de jouer un rôle déterminant dans la production et la distribution. Là aussi, bénéfices et profits restent à la coopérative ou sont distribués aux coopérateurs sous forme de ristourne.

Aucune de ces trois solutions, ne tient compte de cette réalité qui crève les yeux : étant données les conditions modernes de la production, il n'est plus possible d'envisager la vie des entreprises comme elle le passé : maintien des prix de vente au taux le plus élevé possible, partage des profits ainsi obtenus entre dirigeants actionnaires et main-d'œuvre. Ces pratiques aboutissent nécessairement non pas à une augmentation généralisée du pouvoir d'achat mais à un déplacement de ce pouvoir d'achat de la base vers le sommet.

Du haut de son optimisme de commande notre grand préposé à l'économie et aux finances, M. Baumgartner, nous dit que le volume de la consommation par tête a augmenté de 5 à 5,50 % en 1960, que la part des salaires dans le revenu national est passée de 52 % en 1952 à 60 % en 1960, que l'augmentation des prix en 1960 a été la plus faible depuis 1957. (Voir les journaux du 17 février 1961.) Tous ces chiffres sont peut-être exacts, mais ce que ne dit pas M. Baumgartner, c'est quelles têtes ont augmenté leur consommation, quels salariés ont amélioré leur pouvoir d'achat et quels prix ont été limités. Quand la base est sacrifiée au bénéfice du sommet on fait dire tout ce qu'on veut aux moyennes et aux pourcentages.

L'ÈRE DES BRICOLEURS

par Maurice JOYEUX

LA monstrueuse accumulation des engins atomiques, qui permet aux Etats puissants de maintenir dans leurs privilèges les classes dominantes et servent de chantage pour grappillonner chez le voisin plus pauvre en moyens de destruction, terrorise les populations, les bourgeoisies libérales pourtant toujours prêtes à payer d'une pinte de sang un peu du mythe nationaliste et les politiciens pour qui jeux et risques sont incompatibles.

En revanche la révolte grande dans le cœur de ceux que ce gigantisme agace ! Les cœurs se lèvent devant le sourire suffisant des « grands » qui déclarent à chaque instant pouvoir faire sauter la globe. Un peu partout de par le monde des hommes ont relevé le défi ! Les bricoleurs se sont mis au boulot ! Bricoleurs de droite ? bricoleurs de gauche ? Là n'est pas le problème !

Dressés contre le monopole de la destruction, les hommes viennent de réinventer la bombe ! Nous vivons à l'époque de la bombe, minuscule pétard, dressé devant la tentation du crime collectif. La bombe est un symbole ! Celui de la révolte du bricoleur contre l'automation du crime. La bombe, engin méprisable juste susceptible de supprimer le coupable en laissant l'humanité en dehors de la querelle. Une boîte de conserve ! Trois bidons d'essence !

Curieux destin que celui de cet engin modeste qui provoque l'indignation du citoyen conscient et organisé lorsqu'il déploie le « Parisien Libéré » et qui, d'autre part, pale sans rechigner l'impôt du sang pour l'autre bombe, la vraie, celle d'Hiroshima.

Ici je m'arrête, je pèse mes mots, je vois se profiler l'ombre du chat-fourré qui guette un tournant de ma plume, attentif au moindre dérapage qui justifiera l'inculpation. Ne donnons pas au Robin prêt à justifier tous les hécatombes le prétexte d'une indignation tarifée.

Il existe dans la bombe du bricoleur un élément de noblesse. Elle prolonge la responsabilité de celui qui la jette. Elle est une prise de conscience. Camus nous explique que le « Juste », en la soupesant, se pose le problème du bon droit ! La bombe de Tchen dans la « Condition Humaine » n'atteindra pas Tchang-Kaï-Chek protégé par l'innocent coolie dont le pousse se trouve sur la trajectoire. Le nihiliste rentre en terrorisme comme le novice rentre en religion !

La bombe a ses heures héroïques lorsqu'elle déchiquète la chenillette d'un char qui roule vers des manifestants. Elle a ses heures sombres lorsque, élément du Droit, elle passe au service de l'oppression. Mais dans un cas comme dans un autre il y a un rapport étroit entre la bombe et celui qui la jette. Celui qui la jette, jette avec elle ce qui en lui existe de meilleur. La bombe a une âme et, ayant une âme, elle est traduite devant les tribunaux des hommes qui n'en ont plus. L'autre, la vraie, la grande, n'a pas à craindre de tels avatars. Effaçant de la surface du globe des centaines de milliers d'êtres humains, elle peut tout au plus faciliter la réélection d'un Truman ou l'entrée d'un pilote dans une maison de fous.

Devant l'histoire, les anarchistes ont porté la responsabilité de la bombe pour en avoir hardiment revendiqué quelques-unes. Cela tient à ce que l'histoire est écrite par des requins pour rassurer les imbéciles ! La bombe est un moment qu'ont connu toutes les idéologies généreuses. Elle a souvent présidé à leur naissance et disparu lorsque ces idéologies ont grandi, pour réparaître de nouveau carte de visite au despotisme.

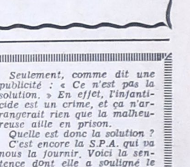
Les bombes éclatent dans le monde, avertissement aux deux « K » qui font joujou avec l'autre, la vraie ! Parmi ces explosions, un bruit venant de Genève a frappé mon oreille. J'ai devant moi le texte qui justifie l'acte ! Que dit-il ?

Il dit que depuis vingt-cinq ans Franco torture et tue ! Il dit que les possesseurs de l'autre bombe, la grande, la vraie, n'ont pas voulu mettre fin à ce scandale qui déshonore l'humanité. Il est vrai que ces messieurs ne travaillent pas dans le détail. Le texte dit encore que ce ne sont pas les hommes qui sont responsables, mais les institutions qui les pourrissent, qu'il faut laisser en paix les hommes et effacer les monuments qui symbolisent l'oppression.

Ceux qui ont jeté la bombe de Genève qui n'a fait aucune victime sont arrêtés. Ce sont des anarchistes ! Nous les revendiquons pour les nôtres. Gageons que pendant que les grands de ce monde, qui les nuits chaudes suçent le sang de leurs victimes, continueront à couler des jours paisibles, la loi s'apprête à punir sévèrement sur les bricoleurs de Genève.

Pourtant c'est dans la bombe du bricoleur que réside la garantie suprême. Ces Messieurs peuvent faire sauter le monde avec l'autre. Leur chantage concerne la vie ou la mort de millions d'individus dont la plupart sont des pauvres types qui tendent le col au garrot.

La bombe modeste du bricoleur est simplement là pour dire aux grands de ce monde que tout n'est pas possible, que tout ne sera jamais possible, tant que sur cette terre il existera des cœurs purs et des bidons d'essence.



La Société protectrice des animaux a publié un calendrier sur lequel figurent des sentences humanitaires, une pour chaque mois.

Voici la sentence qui accompagne le mois de janvier :

« Vous désirez éviter la souffrance aux animaux ? Commencez par éviter qu'ils ne soient en surnombre ! Ne faites pas d'élevage inconsidéré ! Dès leur naissance, supprimez chiots et chatons non reclamés ».

Nous ne pouvons que renchérir sur cette recommandation. Mais nous irons plus loin. Il a pensé que de certains pourraient l'étendre au genre humain.

Car le genre humain aussi est en surnombre. Lui aussi en souffre. Les Etats font un élevage d'hommes inconsidéré. Au lieu d'attendre qu'ils soient grands pour les faire s'entre-détruire, pourquoi ne pas les tuer tout petits ? Voilà l'idée criminelle qui pourrait germer chez certains !

Cela nous ramène au souvenir le poème en patois de Gaston Couté, les Petits Chats. Il figure dans la Chanson d'un gas qu'a mal tourné, dont Seghers fait une réédition.

On connaît le thème : une jeune paysanne va noyer trois petits chats dans un étang ; en s'en revenant, elle rencontre une fille enceinte qui train de pleurer : elle lui dépeint la misère qui l'attend avec son môme, et le sort auquel le bâtard est promis :

Enfant d'peineuse, t' s'rait [peineux ;
Et quoiqu'i fasse l' s'rait des [ceux
Qui sont contribuab's et [soldats...

Alors, la jeune paysanne conseille à la pauvre fille de se défaire tout de suite de son fruit :

Fill', pourquoué donc qu'tu [n'le l'rais pas ?
Tu voués : l'étang est à [deux pas.
Eh bien ! Sitout qu'ton p' [quiot vienra
Envouell'-le r'trouver mes [p'tits chats !

Seulement, comme dit une publicité : « Ce n'est pas la solution. » En effet, l'infanticide est un crime, et ça n'arrangerait rien que la malheureuse aille en prison.

Quelle est donc la solution ? C'est encore la S.P.A. qui la nous la fournir. Voici la sentence dont elle a souligné le mois de février en son calendrier 1961 :

« Chaque année, trop de chiens et de chats sont abandonnés et sacrifiés pour cause de surnombre. Evitez ces suppressions pénibles en ne laissant pas reproduire chiennes et chattes. »

La solution, cette fois, nous la tenons. S'il faut se débarrasser des animaux en excédent plutôt que de les laisser envahir la planète, il est préférable encore d'en prévenir la naissance. Les empêcher de naître épargnera de les tuer.

Voilà un conseil parfaitement cartésien que nos hommes, dont le peuplement devient excessif puisque le deuxième milliard est dépassé et qui courent où vont les bragueties on atteindra le troisième avant la fin du siècle.

Il faut ralentir le rythme des naissances, contrôler la démographie, mettre un frein aux parturitions.

Faut-il pour cela renoncer à faire l'amour ? Non, certes. Chacun sait que l'exercice normal des glandes sexuelles est nécessaire au bon équilibre de l'être humain. Nul besoin de se faire curé. Il y a belle lurette que les moyens sont connus de diminuer les naissances sans aucun sacrifice de ce genre : il reste seulement, en France, à abroger une loi qui empêche de les publier.

Laissons aux archevêques les consignes « régulières » qu'ils baillent aux chrétiens. Si avertis que puissent être les prélats en pareille matière, nous négligerons leur avis.

L'homme maître de sa sexualité, voilà notre devise à nous.

Remarquez d'ailleurs que le conseil de la S.P.A. est bien plus abêtiant applicable aux hommes qu'aux bêtes. Car ce qu'elle recommande pour les animaux : « ne pas les laisser se reproduire », implique semble-t-il, une privation de rapports sexuels ; et l'on sait si cette privation constitue un intolérable supplice — pour les chattes en chaleur.

C'est donc surtout au nom des hommes que nous devons remercier la S.P.A. pour le deuxième conseil de son calendrier !

P.-V. BERTHIER.

La révolte de l'université

Le Mouvement revendicatif engagé par la Fédération de l'Education Nationale n'admet aucune réserve, aucune réticence des syndicalistes universitaires de toutes catégories, de toutes tendances. Quels que soient les mots d'ordre lancés, il convient de s'y conformer strictement. Aucun de nous, certes, ne reculerait devant la nécessité d'une grève illimitée. Mais on aurait le droit de « souprer » pour les élèves ainsi lésés, en « combattant » par légitime solidarité corporative.

L'interruption des services administratifs, l'abstention aux commissions d'examen, la suspension de notations et des classements obligent les familles quelque peu gênées, à intervenir dans la bataille. Et l'opinion publique est ainsi heureusement agitée. L'expérience, imposée par les circonstances, d'un enseignement sans obligation ni sanction aboutira peut-être à des résultats édifiants et fructueux. Les mesures d'action renforceraient, si besoin était, les motifs de notre adhésion.

—●—

Mais si nous ne balançons pas quand on nous invite à agir, nous pouvons éclairer le processus qui aboutit au conflit actuel. Voir en deçà et au-delà de l'actualité. En simplifier l'exposé des motifs.

Peut-être suffit-il au public d'apprécier le danger qui menace une Université, un Enseignement public dont les charges et les responsabilités croissent, alors que son recrutement s'amenuise et se dévalue. Mais les syndiqués enseignants de la base s'y retrouvent. Ils eux-mêmes dans la terminologie pour les initiés, les mystérieux équations autour d'indices nets ou bruts, les grilles hiérarchiques qui retiennent mal des coefficients volages et qui portent des « points » plus ou moins négligeables.

Traduisons donc en clair, si possible, toute cette cryptographie...

—●—

Nous retrouvons d'abord l'essentiel, c'est-à-dire la distinction entre revalorisation et reclassement. Là, il s'agit d'une revendication générale de tous les fonctionnaires, de tous les salariés des secteurs privés et publics. Ici, il s'agit de la place de l'Enseignement dans la hiérarchie des fonctions publiques. Problème d'autant plus difficile à résoudre que les éléments d'appréciation varient selon les contingences et les tendances. Une admissibilité relativement facile peut aligner une foule d'appelés devant « la porte étroite » de l'admission par concours d'un petit nombre d'élus.

L'ampleur des connaissances exigées ne garantit pas la valeur de la sélection : nous avons tous connu des professeurs et des éducateurs que leurs titres « déclassaient », tandis que leur efficacité pédagogique les « surclassait ». Enfin, la hiérarchie des fonctions n'établit pas selon les mêmes normes, pour les usagers et pour les pages et gouvernements. Encore, parmi ceux-là faut-il tenir compte des classes sociales. Aussi des aspirations humaines. L'instituteur et le professeur ne peuvent intéresser les maîtres de l'industrie que s'ils fabriquent des robots à la base et des ingénieurs au sommet.

Et pour que leur sort préoccupe les gouvernants présents ou futurs, il faut qu'ils apparaissent comme des officiers ou des gendarmes, qu'ils forment des meneurs... et des menés.

—●—

La lutte revendicative présente encore un autre aspect, provoquant confusion, malaise et divergence. Il s'agit du principe même de la hiérarchie. Lamiel n'a pas craint de poser nettement le problème dans **La Révolution prolétarienne de mars 1961. (Il y a salaires et salaires...)**

C'est aussi l'originalité des motions « corporatives de « L'Etude émancipée ». Il faut croire que c'est la matière à débat. Sinon, G. Lauré, secrétaire de la Fédération qui remplit ses fonctions avec compétence et courage — ne s'efforcerait pas de convaincre les jeunes que leurs intérêts ne sont pas négligés. **(L'Enseignement public, organe fédéral de janvier 1961, page 4.)**

On n'en doute pas. Mais l'application du projet Joxe (approuvé par la Fédération) accorderait aux certifiés une majoration mensuelle de 24,5 NF à la base et 198 au sommet — aux instituteurs : 12,25 NF à la base et 183,75 au sommet. Et, quelles que soient les bonnes intentions des militants fédéraux, le système des coefficients aboutira toujours à la progression géométrique des différences. Si le donne 400 NF à l'indice 200, le donne 800 NF à l'indice 400; 50 NF de plus à la base s'y retrouvent. Ils eux-mêmes dans la terminologie pour les initiés, les mystérieux équations autour d'indices nets ou bruts, les grilles hiérarchiques qui retiennent mal des coefficients volages et qui portent des « points » plus ou moins négligeables.

Traduisons donc en clair, si possible, toute cette cryptographie...

—●—

Nous retrouvons d'abord l'essentiel, c'est-à-dire la distinction entre revalorisation et reclassement. Là, il s'agit d'une revendication générale de tous les fonctionnaires, de tous les salariés des secteurs privés et publics. Ici, il s'agit de la place de l'Enseignement dans la hiérarchie des fonctions publiques. Problème d'autant plus difficile à résoudre que les éléments d'appréciation varient selon les contingences et les tendances. Une admissibilité relativement facile peut aligner une foule d'appelés devant « la porte étroite » de l'admission par concours d'un petit nombre d'élus.

L'ampleur des connaissances exigées ne garantit pas la valeur de la sélection : nous avons tous connu des professeurs et des éducateurs que leurs titres « déclassaient », tandis que leur efficacité pédagogique les « surclassait ». Enfin, la hiérarchie des fonctions n'établit pas selon les mêmes normes, pour les usagers et pour les pages et gouvernements. Encore, parmi ceux-là faut-il tenir compte des classes sociales. Aussi des aspirations humaines. L'instituteur et le professeur ne peuvent intéresser les maîtres de l'industrie que s'ils fabriquent des robots à la base et des ingénieurs au sommet.

Et pour que leur sort préoccupe les gouvernants présents ou futurs, il faut qu'ils apparaissent comme des officiers ou des gendarmes, qu'ils forment des meneurs... et des menés.

—●—

Il est normal que le gouvernement tende à détacher de la masse, des catégories privilégiées. Il est hautement réconfortant que le syndicat national des instituteurs maintienne fermement les principes du recrutement départemental et de l'unité du personnel. Mais en substituant pour certaines catégories du premier degré (professeurs de cours complémentaires et directeurs) le coefficient **supérieur au supplément de traitement, on a déjà encouragé les bénéficiaires à mettre l'accent sur la majoration de coefficient plutôt que sur la revalorisation du traitement, on a institué des catégories, on a favorisé les syndicats « catégoriels », plus nocifs qu'on ne l'avoue.**

—●—

Parlons net encore. Si l'on veut résoudre dans l'immédiat la crise quantitative du recrutement, ce dont le relèvement du traitement de début, l'accélération de l'avancement, l'égalité de chances pour l'accession aux catégories dites supérieures, doivent émerger du programme revendicatif.

Quant à la solution de longue échéance, quant à la crise « qualitative » de recrutement, ce n'est pas un problème de « gros sous » ou de parchemins...

A l'adolescent qui ne veut pas subir la tyrannie des machines techniques et politiques, la technocratie offre tous les privilèges du « futur chef ». Celui qui veut libérer les travailleurs en se libérant lui-même associera la vocation de l'instituteur à son « amour passionné de la culture de soi-même ». Mais il faut, pour qu'il se détermine, ce « je ne sais quoi » qui l'exalte et qui pourrait lui inspirer un syndicalisme rénové, ouvrier et universitaire, révolutionnaire et libertaire.

Roger HAGNAUER

P.S. — Notre article était composé lorsque la presse du 27 mars 1961 nous a appris les décisions des congrès des syndicats d'instituteurs et de l'Enseignement technique, unanimement acquis à la grève des examens. Nous nous en réjouissons d'autant plus que c'est bien contre la création de nouveaux « privilèges » que le S.N. des Instituteurs a réagi.

Dissipons cependant un malentendu toujours possible. Notre article, en toute bonne foi, ne peut être interprété comme exprimant une volonté intransigeance afin de fournir des alibis aux tièdes et réticents.

Au contraire, dire que les revendications et le mouvement gréviste actuel ne peuvent résoudre définitivement le problème, c'est dire qu'il faut dépasser l'étape, ce qui suppose qu'il faut d'abord l'atteindre !

R. H.

DIMANCHE 30 AVRIL 1961
à 14 h 30

PALAIS DE LA MUTUALITÉ
24, rue Saint-Victor (métro : Maubert-Mutualité)

GALA ANNUEL
de nos camarades Espagnols
(Solidaritad Obrera)

☆

Un magnifique programme avec les meilleurs artistes de la scène parisienne, les plus fougueux ballets espagnols. Une ambiance extraordinaire et typique, et la solidarité, l'amitié que l'on doit à nos amis font que tous sans exception nous devons être présents.

Dès maintenant retenez ou louez votre place :

Librairie Publico, 3, rue Ternaux — C.N.T.E., 24, rue Ste-Marthe

SOUSCRIPTIONS

SOMMES REÇUES DU 17 FEVRIER AU 23 MARS

Espérantistes,14,50 ; M. Belayer-Delayse 2,00 ; Drouet Cl., 2,00 : Carretier, 9,00 ; Perrusino Corrado, 3,00 ; Cova, 6,75 ; Vanderveldé, 4,00 ; Gilbert, 3,00 ; Ascio 4,00 ; Groupe de Saintes, 30,00 ; Plain, 4,50 ; Bohême, 1,50 ; Fabert, 5,00 ; Volleau, 2,00 ; Barbé, 4,50 ; Claudé R., 4,50 ; Vaillant Louis, 4,50 ; Fayolle, 6,00 ; Prévoriel M., 50,40; Mateu Pedro, 4,50 ; Kolleslane, 2,55 ; Lecou, 10,00 ; Marie Delarue, 2,00 ; Langlois, 1,00 ; Albert Gilbert, 3,00 ; Brisson, 4,50 ; Aubin, 1,00 ; Julien R., 4,50 ; Guesdet, 5,00 ; Copetti, 2,00 ; Delord, 24,50 ; Calton, 4,50 ; Seguofin, 5,00 ; Barbet, 4,50 ; Capellas, 1,50 ; Mathieu Cl., 2,50 ; Coulissinier, 1,50 ; Boderseau, 4,50 ; Coutancau, 5,00 ; Berthier P.V., 5,00 ; X..., 2,50 ; Groupe d'Asnières, 40,00 ; un ancien des Temps Nouveaux, 3,00 ; Mérlot, 1,50 ; Olive Emile, 4,50 ; Roussel, 5,00 ; Trenc, 4,50 ; Tyrneau, 3,40 ; Faugerat, 5,00 ; Delarue Marie, 2,00 ; Roche, 1,00 ; Delannoy, 4,00 ; Sévère, 1,00 ; Lantuejoul, 4,00 ; Papillon Ch., 10,00 ; Lapeyre A., 100,00 ; Lesbats, 4,00 ; Carcelier, 4,50 ; Faivre, 4,50.

LIBRAIRIE
Nouvelles heures d'ouverture

Nous prions nos amis de bien vouloir notes les nouvelles heures d'ouverture de la librairie :

LUNDI : Ouverture de 17 h. à 19 h. 30 ;

MARDI - MERCREDI - JEUDI - VENDREDI - SAMEDI de 12 h à 19 h 30.

ABONNÉS

Renouveler votre abonnement sans tarder. « Le Monde libertaire » a besoin de votre aide.

Le directeur de la publication : **Maurice LAISANT.**

— Travail exécuté — par des ouvriers syndiqués

Imprimerie René-Boulanzer
30, rue René-Boulanger, PARIS-10e

SANS TARDER
Commandez à notre libraire les meilleurs livres du mois

L'EPEE DU SCANDALE
d'Alexis DANAN
(Edition Laffond)

LA GRANDE PENTE
de Georges ARNAUD
(Edition Julliard)

MON PROCES
de Georges ARNAUD
(Edition de Minuit)

LIBRAIRIE
Nouvelles heures d'ouverture

Nous prions nos amis de bien vouloir notes les nouvelles heures d'ouverture de la librairie :

LUNDI : Ouverture de 17 h. à 19 h. 30 ;

MARDI - MERCREDI - JEUDI - VENDREDI - SAMEDI de 12 h à 19 h 30.

ABONNÉS

Renouveler votre abonnement sans tarder. « Le Monde libertaire » a besoin de votre aide.

Le directeur de la publication : **Maurice LAISANT.**

— Travail exécuté — par des ouvriers syndiqués

Imprimerie René-Boulanzer
30, rue René-Boulanger, PARIS-10e

PROBLÈMES DE LA VIE SYNDICALE

LES PERMANENTS

LE développement du mouvement syndical, son intégration à l'appareil d'Etat, sa division également autant que la complexité de la législation sociale ont obligé les cadres syndicaux appointés par les organisations. Les permanents, autrefois exception, ont envahi tous les rouages administratifs où de propagande du mouvement ouvrier. Ils ne sont plus seulement l'ossature, mais parfois la force musculeuse. Ils sont devenus un corps particulier dans l'organisation qu'entoure une masse flottante dont la « souveraineté » est purement verbale.

Cela est si vrai que lorsque l'appareil — c'est-à-dire le corps des permanents — n'est pas entamé, on peut envisager sans trop d'appréhension un renouvellement de la masse des syndiqués, sûrs de voir l'organisation se reconstituer comme une bauducche en période de tension, lorsque les revendications prennent un caractère exacerbé. Flux ou reflux ! L'appareil reste en place ; Avec son importante majorité qui assure sa direction, sa raisonnable opposition, parfois de fixation et alibi aux sentiments démocratiques.

En réalité, ce sont les permanents qui constituent la véritable organisation syndicale. Leur comportement comme leur certitude idéologique échappent à toutes les fluctuations extérieures au corps qu'ils ont fini par constituer et qui est devenu leur univers. J'ai, parmi eux, beaucoup d'amis et je sais que mon propos va déclencher des protestations dont la sincérité ne peut être mise en doute. Pourtant, il ne faut pas masquer la vérité ! Les permanents forment dans le pays un corps particulier, comparable à la magistrature, aux cadres fonctionnaires, à l'armée, et cela quelle que soit l'organisation qui les appointe. Ils le nieront ! Disons simplement que le temps de s'analyser leur manque et que la relative jeunesse de leur « institution » les fait échapper aux projecteurs que l'historien braque sur le monde, sur les classes, sur les castes !

×

Il est difficile de dénombrer exactement les permanents des grandes organisations syndicales, coopératives, patronales, etc. Il suffit de réfléchir, simplement pour les syndicats ouvriers, que chacune d'elles possède un peu moins de cent unions départementales, une quarantaine de fédérations, un millier de syndicats, d'unions locales, de comités intersyndicaux, etc., pour avoir une vue objective de leur importance. Chacun des congrès nationaux réunit plus de deux mille délégués, dont bon nombre, moitié sont des permanents, le reste l'ayant été ou aspirant à le devenir. Je ne dois pas me tromper beaucoup en avançant un chiffre plus près de dix mille, que de cinq !

Pour si important que soit son nombre, ce qui marque le plus ce corps professionnel de militants, c'est son caractère séditaire ! Aujourd'hui, le permanent est nommé à vie !... quels que soient les « maniements techniques » qui président aux élections.

Lorsque muté de son emploi au sein de l'appareil syndical le permanent se sera définitivement installé — cela demande deux ans environ —, il ne reprendra contact avec sa profession que lorsque pour lui l'heure de la retraite aura sonné. S'il est victime d'un mouvement de congrès, extrêmement rare de nos jours, l'appareil le casera autre part. Dans le plus mauvais des cas, il fera, en attendant de retrouver une place de permanent, un séjour parmi les employés du mouvement syndical qui ne sont pas nommés par les congrès.

Je le répète, c'est rare, car même si l'esprit du congrès varie, le permanent reste. Il appliquera une autre politique ! Cette « fonctionnarisation » est maintenant admise par tous et tel fanatique révolutionnaire d'hier, gagnant sur les principes de l'âge d'or du syndicalisme et promu jusqu'à sa retraite, à être dans l'appareil l'opposition de Sa Majesté, se gardera bien, parmi tous les grands principes si utiles à la rouerie, de faire état de ce qui qui a trait à la non-réélligibilité des permanents syndicaux.

Sa majorité essentielle à sa réélection, le permanent l'attend de ses qualités techniques, de sa capacité administrative, de son rayonnement personnel, de la force de l'habitude et surtout des services rendus à ceux qui seront ses grands électeurs : secrétaires de sections d'entreprises, délégués ouvriers, membres de commissions administratives, etc. Dans ce domaine, et surtout en province, ces services en tous genres dépassent largement le renseignement syndical.

Le permanent est en relation étroite avec les services municipaux, préfectoraux. Avec les officines politiques, même lorsqu'il se déclare apolitique ! Le caractère politique des grandes municipalités a des répercussions plus ou moins faciles à déceler sur le comportement syndical. La municipalisation est, avec son nombre et son caractère sédentaire, un des éléments qui singularisent le corps des permanents syndicaux !

×

Le permanent décide de la tendance de son organisation, beaucoup plus qu'il ne la subit. La volonté de puissance que chacun d'entre nous possède s'exerce à travers la mission, dont il se considère, de bonne foi, comme chargé en permanence. Il vit avec d'autres permanents parmi lesquels il choisit ses amitiés comme ses inimitiés, également essentiel lies à chacun d'entre nous. Il forme un corps intermédiaire, parfois un écran, entre les hommes qu'il représente et les Pouvoirs publics. Comme tous les membres d'une communauté, il voit les problèmes à travers les habitudes, les manies, les intérêts honorables dans la plupart des cas, qui se dégagent immanquablement des collectivités fermées.

Le permanent se considère comme le préfet des travailleurs. Il a tendance à concevoir comme seules valables, les méthodes d'action qui requièrent son concours. Il entend tout régler et croit fermement que toutes solutions dépendent d'abord de lui ! Il choisira naturellement les méthodes qui consacrent sa fonction et qui, par conséquent, affermissent son autorité. Pour arranger les choses, son rôle de représentant des ouvriers se transforme en cours de discussion, en celui d'arbitre entre les travailleurs les plus exaspérés et les patrons les plus compréhensifs, ce qui affirme son autorité sur les uns comme sur les autres. « C'est Un Tel qui nous a fait obtenir cela », diront les premiers. « C'est grâce à la modération du permanent que les ouvriers ont accepté cela », diront les autres ! Il sera la courroie de transmission des conciliations possibles !

N'allez pas croire que le permanent soit un traître, un vendu ! C'est presque toujours un honnête homme qui conserve en lui ce vieux fonds syndical ou socialiste qui, autrefois, l'a jeté dans la bataille des idées. Tout au plus, est-il blasé, usé par de beaucoup d'illusions, fatigué ! Mais plus simplement, et comme tout être humain, son milieu le recrée et son opinion est un étroit mélange d'idéologie, d'habitudes, de parti pris qui se dégagent du milieu un peu artificiel qui est le sien !

×

Le permanent, tel que j'ai essayé de le dessiner, a-t-il été un mal ou un bien pour l'organisation syndicale ? Je répondrai nettement qu'il fut longtemps un mal nécessaire. Le développement de l'organisation syndicale traditionnelle créigeait de la part du monde du travail, un état de tension que seul peut créer l'extrême misère et le sentiment d'un inaccepatable arbitraire auquel s'ajoute la conviction qu'un effort violent et bref permettra de toucher au but.

Mais justement, les victoires mêmes remportées par l'organisation syndicale, sans être décisives, ont amélioré les conditions d'existence des travailleurs, multiplié la législation de garantie, et par conséquence, en atténuant le caractère précaire de la condition ouvrière, ont atténué également la tension entre les classes.

Ressentant moins l'urgence des solutions radicales, les travailleurs ont demandé à la patience ce qu'autrefois ils exigeaient avec violence. Les foules se sont démobilisées. On les a démobilisées, dirront certains. Les organisations syndicales se sont vidées de leurs syndiqués, voire de ces militants qui, sans être permanents, faisaient un travail de complément indispensable. Devant la désicle, créée par une prospérité toute relative d'ailleurs, le corps des permanents a maintenu l'essentiel. Il est resté présent. Il a continué à interpréter — trop souvent molvement, bien sûr — les sentiments de combat et de révolte que les travailleurs ne possédaient plus, conscient que ceux-ci se reprendraient un jour. Il s'est battu à travers mille difficultés dont les plus importantes étaient la carence du monde du travail et le scepticisme des patrons sur ses possibilités réelles. Il a assuré la transition.

Mais, dans cette lutte pour maintenir le mouvement syndical, les permanents ont abandonné à peu près tout ce qui faisait son originalité, sa raison d'exister et qui, avec tant de bonheur, le différenciait des partis politiques.

Les congrès sont devenus des rassemblements d'initiés. Dans la vie courante, le permanent impose, tranche, rejette dans l'indifférence quasi générale. Souvent pour le bien ! Je le souligne. Mais ces méthodes conduisent le mouvement syndical au tombeau. Elles permettent de régler les problèmes mineurs les plus urgents, de se substituer à une classe ouvrière défaillante, prise par les déviatitis multiples de la vie moderne, c'est vrai ! Mais elles bouchent toutes perspectives de redressement de la vie et de l'activité syndicale. Elles empêchent la prise de conscience sociale des syndiqués qu'elles maintiennent en dehors des problèmes que l'appareil prétend régler sans leur concours. Seul, un petit clan où la relève des permanents à la retraite s'effectuera, est dans les « secrets ». Enfin, cette emprise des permanents rend impossible toute transformation de la vie syndicale à travers les congrès qui, pourtant, sont conçus pour cela.

×

Impossible ? Pourquoi ? Chacun des permanents éparpillés dans le pays est en relations suivies avec un membre du bureau confédéral de son organisation. Celui-ci guide ses démarches dans les ministères, règle les questions qui sont du ressort de l'administration parisienne. En échange, il présidera le congrès local ou départemental, ce qui assoira son autorité dans la confédération. Une communauté idéologique est à l'origine de ses rapports qui deviennent rapidement techniques, étroits et qui faussent les congrès. Certes, ils n'empêcheront pas les grandes envolées oratoires, les oppositions intransigeantes à la tribune, mais les élections syndicales très particulières maintiendront chacun à sa vraie place et si, dans certaines organisations possibilités réelles. Il a assuré la transition.

Mais, dans cette lutte pour maintenir le mouvement syndical, les permanents ont abandonné à peu près tout ce qui faisait son originalité, sa raison d'exister et qui, avec tant de bonheur, le différenciait des partis politiques.

Les congrès sont devenus des rassemblements d'initiés. Dans la vie courante, le permanent impose, tranche, rejette dans l'indifférence quasi générale. Souvent pour le bien ! Je le souligne. Mais ces méthodes conduisent le mouvement syndical au tombeau. Elles permettent de régler les problèmes mineurs les plus urgents, de se substituer à une classe ouvrière défaillante, prise par les déviatitis multiples de la vie moderne, c'est vrai ! Mais elles bouchent toutes perspectives de redressement de la vie et de l'activité syndicale. Elles empêchent la prise de conscience sociale des syndiqués qu'elles maintiennent en dehors des problèmes que l'appareil prétend régler sans leur concours. Seul, un petit clan où la relève des permanents à la retraite s'effectuera, est dans les « secrets ». Enfin, cette emprise des permanents rend impossible toute transformation de la vie syndicale à travers les congrès qui, pourtant, sont conçus pour cela.

×

Impossible ? Pourquoi ? Chacun des permanents éparpillés dans le pays est en relations suivies avec un membre du bureau confédéral de son organisation. Celui-ci guide ses démarches dans les ministères, règle les questions qui sont du ressort de l'administration parisienne. En échange, il présidera le congrès local ou départemental, ce qui assoira son autorité dans la confédération. Une communauté idéologique est à l'origine de ses rapports qui deviennent rapidement techniques, étroits et qui faussent les congrès. Certes, ils n'empêcheront pas les grandes envolées oratoires, les oppositions intransigeantes à la tribune, mais les élections syndicales très particulières maintiendront chacun à sa vraie place et si, dans certaines organisations possibilités réelles. Il a assuré la transition.

Mais, dans cette lutte pour maintenir le mouvement syndical, les permanents ont abandonné à peu près tout ce qui faisait son originalité, sa raison d'exister et qui, avec tant de bonheur, le différenciait des partis politiques.

Les congrès sont devenus des rassemblements d'initiés. Dans la vie courante, le permanent impose, tranche, rejette dans l'indifférence quasi générale. Souvent pour le bien ! Je le souligne. Mais ces méthodes conduisent le mouvement syndical au tombeau. Elles permettent de régler les problèmes mineurs les plus urgents, de se substituer à une classe ouvrière défaillante, prise par les déviatitis multiples de la vie moderne, c'est vrai ! Mais elles bouchent toutes perspectives de redressement de la vie et de l'activité syndicale. Elles empêchent la prise de conscience sociale des syndiqués qu'elles maintiennent en dehors des problèmes que l'appareil prétend régler sans leur concours. Seul, un petit clan où la relève des permanents à la retraite s'effectuera, est dans les « secrets ». Enfin, cette emprise des permanents rend impossible toute transformation de la vie syndicale à travers les congrès qui, pourtant, sont conçus pour cela.

×

Les permanents sont en général, estimés de leurs syndiqués. Leur dévouement, leur puissance de travail est incontestable. Et pourtant, le caractère de ce corps stérilise toute l'organisation ouvrière, interdit toute évolution autre que celles décidées par l'appareil, condamne l'organisation syndicale à une décadence rapide, à un effritement sénile. C'est l'apparence d'ordre que les permanents ont introduit dans l'organisation et dont ils sont fiers qui bloque toutes évolutions. La « gaille » qui est leur cauchemar et qui résulterait du jeu normal des majorités et des minorités et du renversement des tendances, serait plus féconde que cet immobilisme bien léché qui, chez les choses comme chez les êtres, est l'indice de la mort.

Dans l'état actuel des choses, un renversement total des majorités, le renvoi des permanents, aux « chemins » hors-la-loi et... **Roger HAGNAUER**

Les permanents sont en général, estimés de leurs syndiqués. Leur dévouement, leur puissance de travail est incontestable. Et pourtant, le caractère de ce corps stérilise toute l'organisation ouvrière, interdit toute évolution autre que celles décidées par l'appareil, condamne l'organisation syndicale à une décadence rapide, à un effritement sénile. C'est l'apparence d'ordre que les permanents ont introduit dans l'organisation et dont ils sont fiers qui bloque toutes évolutions. La « gaille » qui est leur cauchemar et qui résulterait du jeu normal des majorités et des minorités et du renversement des tendances, serait plus féconde que cet immobilisme bien léché qui, chez les choses comme chez les êtres, est l'indice de la mort.

Dans l'état actuel des choses, un renversement total des majorités, le renvoi des permanents, aux « chemins » hors-la-loi et... le pouvoir !

L'heure de l'ingratitude n'a pas encore sonné et pourtant, je le dis avec un peu de tristesse à mes nombreux amis permanents, ce mouvement syndical est bien malade; seule l'ingratitude des masses envers les militants permanents peut le sauver.

MONTLUC

Fédération Nationale des Syndicats Autonomes des P. T. T.

La Fédération Nationale des Syndicats Autonomes des P.T.T. estime que les fonctionnaires ne peuvent se satisfaire des 2 % d'augmentation octroyés par le gouvernement au 1er mars.

Elle considère, en particulier, que cette mesure laisse entier le problème du pouvoir d'achat des petites catégories dont, de l'avis général, les rémunérations sont particulièrement faibles.

En conséquence, la F.N.S.A. des P.T.T. appelle tous les postiers à faire grève le 14 mars sur le programme suivant :

— Augmentation UNIFORME de 100 NF par mois, soumise à retenue pour pension.
— Suppression de l'abattement du 1/6 dans le décompte des annuités pour la retraite.
— Intégration de l'indemnité de résidence dans le traitement.
— Suppression de l'abattement de zone.

La Fédération Nationale des Syndicats Autonomes des P.T.T. réaffirme son opposition aux augmentations hiérarchisées.

— Elle considère que tout crédit dégagé en faveur de la Fonction publique doit servir en priorité à améliorer le sort des plus défavorisés.

Elle demande à tous les postiers, à tous les fonctionnaires, à tous les agents des services publics de manifester par tous les moyens leur volonté de voir l'ensemble de leurs organisations syndicales s'unir pour préparer l'action illimitée nécessaire à l'obtention d'une substantielle AUGMENTATION UNIFORME.

VIE DE LA FÉDÉRATION

RÉGION PARISIENNE

Les groupes de « tendance anarchiste-communiste » suivants de la Région parisienne :

Elisée Reclus - Paris-Centre - Kronstadt - Cercle des Etudiants libertaires, tiendront une permanence tous les samedis de 16 h à 19 h, 3, rue Ternaux.

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Réunion du groupe samedi 8 février à 17 heures au local de Montmartre. Ordre du jour : bilan gala (janvier 1961). Le quart d'heure du militant par Monique Berthault, divers. Présence indispensable.

Le « Groupe Malatesta » Quartier Latin, vient de se créer.
Renseignements et permanence : 3, rue Ternaux, tous les samedis, de 15 à 18 heures.

TOURNÉE ARISTIDE LAPEYRE

Sujet : La Religion, le Capitalisme, l'Etat contre le travailleur.

Lundi 10 avril, 20 h. 45, à **Nantes**, amphithéâtre de l'Ecole de Commerce, rue Voltaire.

Mardi 11 avril, 20 h. 45, à Couéron.

Mercredi 12 avril, à **St-Nazaire** Consulter les affiches pour lieu et sujet.

Jeudi 13 avril, 20 h. 45, à **Lorient**, Théâtre municipal, quai des Indes.

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL ET LIBRE PENSÉE
ORGANISENT
Vendredi 7 Avril à 20 h. 45
Salle Tréfaigne
7, rue de Tréfaigne
Paris (18e) : Métro Joffrin
UNE CONFERENCE
avec
André LORULOT
Sujet : L'Eglise et Dieu ou La liberté et la justice

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30, au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, à 18 h. 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser à Blanco René, 100, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

LILLE. — **Groupe anarchiste « La Commune Libertaire »** : C.N.T., S.I.A., apolitistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Malfant, boule vard Rambourg, à Commentry.

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

LYON. — **Groupe Durutti** : permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

BORDEAUX. — **Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure »** : s'adresser à Joachim Sallamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

SAINT-ETIENNE. — Réunion commune du groupe R.A.D.A.R. et du Groupe « Sébastien-Faure » le 2e samedi du mois sous la liaison de l'Anar «. Pour être convoqué à ces réunions, s'adresser à A. Brem, 3, rue Richelandière, Saint-Etienne.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Terre et Liberté ». Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Mahé Serge, 157, chemin Camoret ; pour Nantes-Banlieue Sud, à Tréhard Henri, avenue du Mont-Blanc, La Houssaie, Rézé-les-Nantes.

ST-ETIENNE (Union des groupes). — **Sous la liaison de « L'Anar », réunion commune des Groupes « Sébastien-Faure », R.A.D.A.R., S.I.A., C.N.T.** Le deuxième samedi du mois. Renseignements : Secrétariat : A. POIZAT, 20, rue Edgar-Quinet, Saint-Etienne (Loire).

GROUPE LIBERTAIRE « LES EGAUX »
(Personnel de la Sécurité Sociale)

Réunion 1er mercredi de chaque mois, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (XIe).

Renseignements même adresse.

HAUTE-SAVOIE

Un groupe anarchiste est constitué en Haute-Savoie. Pour tous renseignements s'adresser : M. THEVENET, Clos de Salèves Mornéler-Morneix (Haute-Savoie).

ASNIERES. — **Groupe Anarchiste** : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — **Groupe Anarchiste**, réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

AIX-EN-PROVENCE. — **Groupe libertaire.** — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari.

CARCASSONNE. — **Groupe Nan Ryner** : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

PRÈS DE NOUS

SOCIETE LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Le siège de la Société est transféré chez May Picquerey, Secrétaire, 66, rue Danton, Le Pré-St-Gervais (Seine), pour tout ce qui concerne le groupe.

Daude-Bancel Secrétaire général honoraire de la Fédération nationale des Coopératives, malgré ses 90 ans, continue inlassablement la propagande pour un idéal de rénovation sociale.

Membres de la Société de Sébastien Faure, dont il fut un ami, il fera

UNE CONFERENCE

Le samedi 19 avril, 15 heures précises, dans la salle de la C.N.T.E., 24, rue Ste-Marthe, Paris-10e.

Sujet traité : **Les Coopératives**
Présidence : **Jeanne HUMBERT.**
Nous espérons que vous y viendrez nombreux.

INSTITUT FRANÇAIS D'HISTOIRE SOCIALE

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous sommes contraints de remettre réunion du Bureau et Assemblée générale de l'Institut, au **samedi 8 avril.** Nous vous prions de nous en excuser.

Une nouvelle convocation vous sera envoyée.

Le Secrétaire général,
Jean MAITRON.

GRAND GALA
des amis du CANARD ENCHAINE
le 23 avril à 14 heures
PALAIS DE LA MUTUALITE
Tous nos amis lecteurs et sympathisants seront présents au merveilleux spectacle qui s'y déroulera.

A TOUS LES ADHERENTS DE LA F.A.

Le congrès de la F.A. aura lieu les 20-21-22 mai. Les responsables de bulletin intérieur demandent que les communiqués, résolutions, propositions, etc., que les camarades désirent voir discuter au congrès, parviennent au bulletin, au plus tard le 15 avril, afin que l'ensemble de la fédération puisse être informé.

LIBRAIRIE

Toutes les commandes et les règlements doivent être adressés à la :

LIBRAIRIE PUBLICO
3, rue Ternaux - Paris (11e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à **notre charge.**
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 NF aux prix indiqués.) Prix en NF.

EXTRAITS DU CATALOGUE
(Le catalogue général sera envoyé sans frais sur demande)
Nous rappelons que nous pouvons fournir TOUS les LIVRES et DISQUES se trouvant dans le commerce. Faites vos achats à notre librairie !

(Heures d'ouverture : tous les jours sauf dimanches et fêtes de 12 h. à 19 h. 30

SYNDICALISME
QUESTIONS OUVRIERES
Histoire du Mouvement ouvrier

ALBA V. :
Le mouvement ouvrier en Amérique latine 5,50
BESNARD Pierre :
L'Ethique du syndicalisme 2,50
BARTON Paul :
Le mouvement ouvrier en Amérique latine 5,50
Conventions collectives et réalités ouvrières en Europe de l'Est 7,50
CHAMBELLAND C. :
Le syndicalisme ouvrier français 3,00
CHAUVET Paul :
Les ouvriers du livre en France de 1789 à la constitution de la Fédération du Livre 18
COLLINET Michel :
Essai sur la condition ouvrière 5
L'esprit du syndicalisme 5
CUVILLIER :
Un journal d'ouvriers : l'Atelier 5,50
DELASALLE Paul :
Les bourses du travail et la C.G.T. 1,40
DANOS et. GIBELIN :
Juin 1936 5,50
DOLLEANS :
Histoire du mouvement ouvrier en France (3 T) 28
DOLLEANS-CROZIER :
Angleterre — Allemagne — France — U.S.A. (Chronologie et Bibliographie des mouvements ouvrier et socialistes — 1750-1918) 15
DOMMANGET M. :
Histoire du 1er mai 8
HAGNAUER :
Actualité de la Charte

L'Eglise et la natalité

ENFIN l'Eglise a parlé. Enfin ses ministres et ses prélats se sont prononcés sur le grave problème de la limitation des naissances.

Et nous apprenons, O miracle ! que « l'Eglise n'est pas na-ariste à tout prix » qu'elle veut bien considérer que « les données scientifiques et démographiques ont valeur indicative ».

Voilà qui ne commence pas trop mal c'est alors que les restrictions mentales et grammaticales se font jour, que les « mais » et « cependant » font leur entrée pour accommoder les dites données scientifiques et démographiques à la cause confessionnelle.

L'Eglise ne veut pas ignorer le cas douloureux des familles pauvres et surchargées de nombreux enfants mais elle ne saurait tolérer des méthodes artificielles toujours condamnables.

Expliquons nous s'il vous plaît, et définissons ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas : la lèpre est naturelle et cependant aussi ils font partie des bienfaits que Dieu nous a légués) et il doit être condamnable aux yeux de la très Sainte Eglise d'oser les combattre par des procédés artificiels et contraire au créateur.

Je n'invente rien et voici dans quels termes s'expriment archevêques et cardinaux :

« C'est pourquoi doivent être réprouvées toutes les manœuvres qui, par prévoyants conceptifs ou produits stérilisants ont pour but d'entraver artificiellement la venue au monde des enfants ». (1)

Hors de ces produits et de ces procédés qu'à d'autre l'Eglise n'a nous offre ? :

« Néanmoins, en dehors de la continence périodique il est une autre méthode que l'Eglise tolère : c'est l'étreinte réservée.

Il est délicat de décrire ici cette méthode en détail. L'étreinte réservée est une union normale, mais elle exige que l'homme et la femme « se ressaisissent » volontairement avant sa conclusion physychologique. C'est une technique difficile, sur laquelle les médecins sont d'avis très partagés.

Nous espérons que ces indications suffiront à faire comprendre la différence entre l'étreinte réservée et l'acte interrompu qui, lui, est condamné par l'Eglise comme une fraude vis à vis de la nature et une solution de facilité ». (2)

Voilà qui est naturel sans doute et qui permet aux hommes de pur esprit, hypocrites ou refoulés, de mettre le nez dans les alcoves et de nous enseigner ce que normalement ils devraient ignorer.

Le second procédé offert par le clergé est la continence périodique plus connu sous le nom de méthode Ogino.

Qu'elle ait l'agrément de l'Eglise nous renseigne assez sur son inefficacité.

Voici à ce sujet ce qu'en pense une doctoresse plus soucieuse de réalité que de bonnie moralité.

« Mes malades ? Elles crèvent de peur pour la plupart. Voilà ce qu'elles ont. C'est une vraie maladie croyez moi. » en voici quelques-uns qui ont tous les symptomes de la grossesse ; elles vomissent, elles grossissent, elles ont les seins douloureux. Pourtant, l'examen de laboratoire a été négatif : elles ne sont pas plus enceintes que vous et moi.

Cas types encore : la femme qui aime son mari dans tous les sens du terme, qui n'a eu qu'un premier enfant. Après l'accouchement, léger temps de réadaptation physique. L'accord se rétablit entre le mari et la femme. Mais elle est devenue plus facilement fécondable qu'avant... Deuxième enfant, très vite ; l'enfant « accident ». Cette fois, c'en est fait de l'entente physique. La frigidité est classique après le deuxième enfant.

Toutes ces femmes sont malades parce qu'elles ont peur en amour ; rien d'autre. Elles ont appris à leurs dépens les incertitudes de la loi Ogino. (La loi Ogino ne tient pas compte des irégularités « normales » de l'ovulation - pas davantage du fait qu'une étreinte particulièrement émouvante peut déclencher une ovulation imprévue immédiate ». (3)

L'enquête de Madeleine Franck de France-Soir à laquelle j'emprunte ces extraits, illustre de multiples exemples les ménages brisés les êtres douloureux malades désaxés, par la peur ! Peur de la maternité non désirée allant jusqu'à la dépression du couple.

Or à tout cela, l'Eglise trouve son compte. Elle en a jamais régné que par cette peur, elle l'a toujours prônée comme la crainte nécessaire du Seigneur. De phénomène du confessionnal à l'ombre de l'alcove il n'y a qu'un pas, que le prêtre n'ignore pas. Il tient l'homme par la femme comme la femme par la peur.

Il est contre l'ivresse de l'amour de toute son hystérie religieuse d'ennuque consent ou de toute son hypocrisie de débauché en soutanes.

Il sait qu'il n'a pas de prise sur le bonheur et le chant de joie qui s'en élève, il sait que le soleilleuse lumière du jour n'est pas son domaine et qu'il lui faut la crainte et la douleur pour poursuivre son règne.

Cependant, soucieuse de feindre s'adapter au monde contemporain l'Eglise y va de son petit couplet faussement social, et faussement scientifique.

« On reste à des solutions trop négatives, de paresse et de facilité. Dans un sens positif et audacieusement constructif, il importe de travailler à la disparition des trop grandes inégalités sociales et à l'établissement d'une organisation mondiale plus humaine et plus juste ». (4)

Admirez au passage les méthodes « audacieusement constructives » pour faire disparaître les « TROP GRANDES inégalités sociales », et constatez qu'elles s'opposent à rien changer et à laisser les injustices le maintien de la surpopulation et de la servitude qui en découlent.

Sur le même ton les cardinaux et archevêques poursuivront pour nous faire entendre leur désir « d'une solidarité économique mieux établie entre les peuples » leur foi « dans une confiance au progrès de la science et de la technique, à l'intelligence de l'homme pour découvrir les ressources, encore cachées de la nature et déposées dans la terre, les airs et la mer par le Créateur, selon le dessin de Dieu, en effet, ces ressources de la création entière sont destinées à satisfaire les besoins de tous les hommes ». (5)

Voilà les exactes frontières de l'esprit scientifique de ces Messieurs ; grâce au plan de Dieu, l'humanité comme chacun sait a été épargnée au cours de l'histoire des famines, des épidémies et du reste.

Au nom de cette morale on laissera venir au monde les déchets et le surpeuplement d'une classe livrant à une organisation sociale (qui doit faire partie aussi du plan de Dieu), son contigent de miséreux de prostitutes, de chômeurs et de soldats, tandis que la Sacro sainte Eglise disciple de Ponce Pilate, beaucoup plus que de Jésus, continuera tout à la fois à larmoyer sur des spermatozoïdes et à bénir les combats qui tueront des hommes.

« Respect de la vie » clame-t-elle alors qu'elle n'a prôné et pratiqué que son irrespect. Ce était-il son respect de la vie, lorsqu'elle dressait ses bûchers ou qu'elle assassinait FERRER en 1909 dans les fossés de MONTJUICH.

Une fois de plus elle s'ingénierà à passer à côté de la question qu'elle feint d'aborder, de s'en emparer pour mieux l'esamoter, de s'apitoyer sur le cas particulier pour détourner la vue et l'esprit du problème général.

Il ne s'agit pas de savoir si quelques familles privilégiées ont la possibilité d'enfanter et de faire élever un nombre inconsidéré d'enfants, mais d'examiner si la collectivité des hommes peut se développer sans mesure.

Ceux qui procrèent sans limite se font leur du'au détriment du reste de leur prochain.

Ceux qui ont « les moyens » n'en disposent que dans la mesure ou d'autres en sont privés, c'est-à-dire par le maintien de cette « TROP grande inégalité sociale » dont il nous est parlé plus haut.

Et que l'onction des prêtres célibataires ne vociètre pas davantage sur le droit légitime, sur le droit de l'humanité, je serais contraint de leur répondre par la bouche de Philippe ARIÈS et de Jean LUTTER.

« C'est quand les Français se sont intéressés aux enf..nts qu'ils ont commencé à ne plus en avoir beaucoup ».

Mais la bataille est engagée ; le fait qu'un journal de grand tirage comme France-Soir ait ouvert une enquête à ce sujet, qu'il ait mis sous les yeux de ses lecteurs les procédés dont disposent les pays voisins, qu'il ait donné connaissance de l'approbation des églises protestantes à ces procédés naturels et de l'opposition farouche du catholicisme à toute hygiène en ce domaine est symptomatique.

Il faudra bien que l'hypocrisie, la réaction et l'esprit féodal fassent place à une civilisation vériitable et que la France ne demeure pas au ban de l'humanité.

Il en .st temps lorsque le monde a plus que doublé de population depuis le début du siècle ans, (et cela malgré deux guerres mondiales), il en est temps malgré toutes les forces d'obscurantisme, d'ignorance et de réaction qui veulent y faire obstacle.

C'est peut être le premier de tous les problèmes.

1) Le Monde 7 Mars.
2) Enquête de Madeleine Franck (France-Soir 14 Mars).
3) Enquête de Madeleine Franck (France-Soir 14 Mars).
4) Le Monde 7 Mars.
5) Le Monde 7 Mars.

par HEMEL

Perspectives économiques

(suite de la page 1)

la saturation du marché intérieur et ce qui concerne les industries de transformations ; la nécessité d'absorber 840.000 nouveaux salariés dans les cinq années à venir. Dans toute action revendicative les syndicats ne peuvent oublier cela.

Or, la politique gouvernementale, telle que Monsieur Debré la définit, reste figée dans la peur de l'inflation et son immobilisme fondamental risque de fermer les débouchés intérieurs du marché en indexant trop strictement les salaires sur la productivité qui de plus est une notion très mal définie. On est loin même de l'association capital-travail.

D'ailleurs Monsieur Debré avec beaucoup de désinvolture traite directement le problème d'égal à égal ?) avec le C.N.P.F. puisque ce sont les salariés qui sont invités à supporter le poids de cette politique, il lui parait inutile d'avoir, au moins, le tact de consulter les syndicats. A ces marques de mépris, à cet abandon du rôle d'arbitre qui est le seul dévolu en cette matière à un gouvernement, quelhaitons que les syndicats répondent en s'unissant pour défendre, non les intérêts d'une corporation, mais ceux des salariés.

M. B.

UN SOCIALISTE GUY MOLLET

Jaurès avait-il songé que le socialisme porte en lui le capitalisme monopoliste de la classe ouvrière ?

Avait-il supposé que la grande utopie marxiste aboutirait aux Staline, Thorez, Marty, Guy Mollet, Max Lejeune, Lacoste et consorts.

Aujourd'hui devant cette prolifération de lèche culs, d'arrivistes, de coulisses et de mal de marquins, de ministres en mal d'opinion, quelle illusion pourrait-il se faire encore ?

« Je n'ai pas quitté mon parti » hurleront-ils pour se donner bonne conscience.

Parbleu ! il n'est plus besoin de traitre son parti de nos jours ; c'est le parti lui-même qui trahit !

Qui aurait pensé à un parti socialiste pronant la guerre, admettant le colonialisme et justifiant la torture ! Qui aurait pensé à un Lacoste prenant la relève des tueurs d'Aernoult !

Dans ce concert de jappements, Guy Mollet — laudateur d'un général — vient de s'exclamer que seul de Gaulle pouvait conclure la guerre d'Algérie.

Cette affirmation aura le double but pour ce capon de se rappeler au bon souvenir du monarque de justifier sa capitulation devant le tir de quelques tomates.

Il ajoute qu'il était impossible auparavant de conclure la Paix.

La Paix juste naturellement, la Paix honorable la seule que la France puisse accepter.

La Paix qui ne peut se conclure que lorsque assassinats, tortures et Oradours algériens se sont accomplis sous les couleurs du drapeau des Versailais.

La Paix qui peut laisser place à des Guy Mollet dans la future composition et décomposition des gouvernements à venir.

RAUCIME

Les élections en Belgique
DEMAIN, ON RASERA GRATIS

Le 26 mars, les électeurs belges auront été appelés aux urnes. Il avait été prévu de clôturer sur les résultats de cette xième consultation du « peuple souverain ».

Quel que puisse être le plumage des gouvernements de demain — jaune, bleu, rose ou tricolore — les maîtres du jeu resteront les puissances financières auprès desquelles les polichinelles publics tiennent le rôle d'hommes de paille.

Les barnums des partis en présence n'auront pas manqué de battre spectaculairement la caisse pour racoler les centaines de votants qui doivent les aider à salsir au vol le marquin ou le siège convoité (on ne sait pas assez que le taux de l'indemnité alloué, en Belgique, aux « représentants du peuple » est sensiblement l'un des plus élevés comparativement aux autres parlements d'Europe).

Les travailleurs, eux, se consolent de la trahison de leurs bonzes au cours des récentes grèves en s'alignant derrière le gros Paul-Henri Spaak, sorti à leur intention de son plantureux fromage du O.T.A.N. et — les carottes sont cuites ! — passé tête de liste socialiste à Bruxelles par l'opération bons pool, véritable défi à la démocratie intérieure du « parti des masses ». Il résulte de ce numéro d'acrobatie que l'on ne désignera plus à Bruxelles l'« homme providentiel » que du nom de Hors Pool-Henri Spaak.

Que le ministère de demain soit de droite, de gauche, tripartiste ou d'« union nationale », c'est le peuple qui, de toute façon, sera convié à payer la facture et à combler l'effarant déficit des caisses de l'Etat. Le slogan actuel « demain on rasera gratis » sera remplacé par un slogan d'austérité.

La série noire des malheurs nationaux qui se sont abattus sur le pays défraye suffisamment la chronique de l'information internationale pour qu'il soit encore nécessaire d'en entretenir les lecteurs du « Monde Libertaire ». Ceux-ci sont dans le coup, pour la plupart, la résultante et le choc en retour d'une politique rétrograde et démentielle.

Ils sont comme alliés, pour les révolutionnaires, en fonction de tout ce qui précède, un retour aux sources simpoe... c'est à dire un réveil libertaire.

R. DESACHER

P. S. — *Ce papier nous est parvenu d'un de nos camarades belges voici une singtaine de jours ce qui expliquera que son auteur ait employé le futur antérieur.*

Ces réflexions prophétiques sont trop pertinentes pour qu'elles ne trouvent pas place dans notre journal, en dépit de la fuite des jours et du dépassement de l'actualité.

Les DISCIPLES de GANDHI et l'ANARCHIE

POUR beaucoup, Nehru est le successeur de Gandhi et il est le Chef d'un Etat qui comme tous les Etats, s'appuient sur la police et l'armée. On oublie dès lors que Gandhi, nourri de Tolstoi et de Thoreau, estimait être un anarchiste, qu'il a toujours refusé d'entrer dans le jeu de la politique et de participer au pouvoir et qu'il fut assez conséquent pour renier l'armée même en cas d'une invasion éventuelle de l'Inde par les Japonais, estimant que les relations politiques et économiques entre individus doivent être non-violentes et basées sur la solidarité.

Certes, d'anciens compagnons de Gandhi se sont servis de son nom pour monter à des postes ministériels et le pouvoir selon le schéma habituel les « pourris » la connaissent tout aussi bien des plaies actuelles du régime indien.

Mais la plupart de ceux qui ont lutté avec lui sont restés purs et militent actuellement dans la pauvreté. Dans la séance inaugurale du Congrès de l'Internationale des Résistants à la Guerre, G. Ramachandran, Président de la Fédération Gandhi (à qui le Mahatma confia le soin d'édifier ce village modèle le Gandhigram) déclara notamment : « *... Notre réunion ici avec des gens de toutes races forme le point de départ d'un mouvement, ils, mais certainement pas un petit « O.N.U. ». Je ne suis pas enthousiaste des « Nations Unies » (qui ne sont qu'un rassemblement de gouvernements). La nation signifie une structure organisée ; un gouvernement, une autorité organisée ; un Etat national... Je pense que les Etats nationaux devraient devenir des grandes menaces pour l'esprit humain comme pour la société humaine. Je ne crois pas au micro-saint nationalisme. Nous devons dépasser les frontières nationales et penser le monde comme un tout et ne croire pas que ces puissants Etats nationaux et leur gouvernement puissent jamais faire la paix du monde. Par leur nature même, ils en sont incapables et la faillite de la Conférence de Paris n'était pas un accident, c'était l'inévitable. Je ne puis comprendre comment des êtres pensants peuvent penser qu'une demi-douzaine de personnes se mamaient quelque part au nom d'innombrables millions de gens, puissent faire la paix du monde. Aucun gouvernement n'est pour la paix comme nous l'entendons, même pas le gouvernement Nehru qui est aussi armé que n'importe quel autre. Nous deux, nous chacun dans notre pays créer un mouvement populaire contre l'attitude des gouvernements qui concèdent que la guerre est encore une méthode pour résoudre les problèmes. Nous devons être prêts à déclarer que nous n'acceptons aucune frontière et aucun Etat national. L'homme est UN, l'Humanité est UNE et nous sommes citoyens d'un Monde Unique. Jusqu'à ce que nous atteignions ce niveau, la conquête de la paix restera un rêve pieux. »* Puis il rappela que l'enseignement de Gandhi n'était pas de sauver des croyants ces gandhiennes mais avant et n'importe où de lutter pour la justice sociale.

J.P. Narayan, l'ex-leader du parti socialiste indien abandonna le marxisme pour se consacrer à la non-violence. Reçu officiellement par André Malraux deux ans, il me donnait une interview pour *Liberté* où il déclarait : « Comme Gandhi, je suis anarchiste ». Bien que les ayant abandonnés, il est consulté même dans les cercles gouvernementaux pour la politique extérieure. Il poursuit :

« *...Le socialisme et le communisme ont tenté avec succès de prendre en réorganisant l'économie les inégalités et formes de violence patente de la civilisation industrielle. Dans le domaine économique extérieur, le communisme n'a pas réussi à résoudre le problème de la compétition génératrice de violence. La même myiopie prévaut dans le domaine politique.*

On a cru que l'établissement de la démocratie politique pourrait faire un gouvernement non-violent, c'est évidement partiellement vrai. Par exemple, la société britannique démocratique a contenté pendant plus de 200 ans avec l'impérialisme et l'exploitation économique... Toute tentation d'extérioriser la guerre sans changer radicalement la politique est vouée à l'échec. C'est pour cela que les discussions actuelles sur le désarmement me laissent froid ; c'est mettre la charrue avant les bœufs d'exprer le désarmement avant d'avoir traqué les causes de la guerre... L'Inde ne désarmera pas aussi longtemps que le caractère de la société indienne ne changera pas radicalement et aussi jusqu'à ce que le peuple indien ait trouvé la méthode non-violente pour se défendre lui-même. De même, que la Russie se lasse le champ du désarmement, cela a peu d'importance en face du vaste appareil de violence et négation de l'homme que le système russe représente. Les pacifistes doivent être les artisans d'une nouvelle Révolution Sociale jorgée avec des moyens qui ne soient pas en contradiction avec les buts du mouvement ».

Narayan ne se contente d'aller au pays du Mahatma pour prêcher : il consacre toute son activité au mouvement Boodhan qui, sous la direction de Vinoba Bhave « le nouveau Gandhi », est en train de collectiviser les terres et de transformer les usines en communauté de travail.

Vinoba estime comme Gandhi que la commune doit être l'unité politique et économique et que les liens entre communautés doivent être du type fédératif et ignorer le plan national.

Déjà sous l'impulsion de ce mouvement, le gouvernement indien a dû renoncer à la centralisation étatique et le 3e plan quinquennal envisage une large autonomie des villages.

P.S. — Le texte intégral des discours des débats et les résolutions du Congrès Pacifiste Mondial viennent de paraitre dans : les Cahiers du Pacifisme (0,50 NF), en vente à notre local.

par Pierre MARTIN

A TRAVERS LES REVUES

BEAUCOUP commenté mais relativement peu lu, le « nouveau roman » signifie dès à présent une évolution irréversible de la forme romanesque. Correspondant à certains traits profonds de la sensibilité actuelle, n'est déjà plus une « avant-garde » Jean BLOCH-MICHEL, dans le n. 121 de Preuves (« nouveau roman et culture des masses ») dégage, à propos des principaux romanciers réunis sous ce label, des clés pour le nouveau roman. ROBBE-GRILLET, c'est d'abord le refus de s'histoire, pour le réel qui « raconte », et du personnage : plus de psychologie, l'homme est objet parmi les objets, élément d'un monde opaque. Il ne s'agit plus que de regarder et de décrire, mouvement qui tente à interpréter. Les dialogues, et c'est Nathalie SARRAUTE qui développe le mieux cette tendance, sont eux aussi dépourvus de signification : l'absence d'originalité, de dessin personnel des « personnages » ne sont plus qu'un support de ce qui se passe en eux, sans initiative, ni décision de leur part (« la modification » de M. BUTOR). La chronologie est détruite, le temps, tout particulièrement chez C. SIMON, se décompose en longs monologues coupés d'incidentes et déviés par des associations d'idées. Chez BECKETT, il ne reste du langage même qu'un monologue diffus et liquide qui ne doit rien à la raison.

Leur vraie nouveauté - ils se reconnaissent des prédécesseurs, JOYCE, FAULKNER et même PROUST — c'est, selon J. BLOCH-MICHEL, le refus du personnage et la description d'un règne de l'inauthenticité. Le roman à proprement parler, produit particulier de la civilisation occidentale, est né de la crise qui a suivi la Réforme : mise en question des liens communs de la pensée européenne, aventure de l'individu qui ne peut plus trouver sa voie et sa vérité qu'en lui-même.

La naissance du nouveau roman signerait donc à une retombée collective dans le lieu-commun et l'impersonnel, conséquence à la pression omniprésente des moyens d'information, grands diffuseurs de stéréotypes. Il résulterait d'abord, Bloch-Michel a une exigence de fidélité à la réalité présente, alors que le roman traditionnel, dont la vie est plus d'être tarie, constitue plus précisément une protestation contre l'histoire : l'avenir est à la synthèse des deux contraires.

C'est là une conclusion quelque peu paresseuse pour cette étude claire et bien conduite. Le roman dans la mesure où il peut être un art, est forcément entraîné dans le grand bouleversement de toutes les formes artistiques. Mais en face d'un roman qui est à constat d'un monde et d'un homme qui se décomposent, il est possible d'envisager un autre roman «nouveau» qui s'attacherait à retranscrire les pulsions et les mouvements obscurs d'un monde et d'un homme qui se recomposent. Tout chaos confond en lui décomposition et recomposition.

NOIR ET ROUGE (n 17) J. M. CHESTER analyse du point de vue anarchiste révolutionnaire les tentatives de résistance clandestine à la guerre d'Algérie M'hamed et M. Anticolonialiste français - Jeune Résistance) et J. DROIT l'attitude des étudiants en face du même problème. Ch. LAGANT réfléchit à «la difficulté d'être anarchiste», sans éclat et avec un minimum de rigueur, dans la vie de tous les jours. Un texte inédit en français de Max NETLAU sur BAKOUNINE (LAGANT, B.P. 113, Paris 18e).

René FUGLER

Un réfractaire condamné à 8 mois de prison

Une nouvelle condamnation vient de frapper nos camarades d'Action civique non violente, en la personne de Pierre Boisgontier.

Infirmier parachutiste et pupille de la nation il se trouvait dispensé de tout service militaire en Algérie.

Cependant il a déposé son uniforme et s'est rendu sur le chantier de Terrasson (Dordogne). Son geste avait pour but de pousser à l'institution d'un service civil en Algérie pour ceux qui refusent la guerre au nom de leur conscience.

Arrêté il vient d'être jugé le 9 Mars et condamné par le tribunal de Metz à huit mois de prison.

Solidaires de nos camarades de l'Action civique non violente dont les campagnes courageuses ont attiré tout à la fois l'attention du public et la sévérité de la justice, nous savons que c'est grâce à de pareils gestes accompagnés de bien d'autres que la Paix s'imposera enfin.

LE M.P.R. ET L'INFORMATION EN ESPAGNE

Le deuxième bulletin d'information du Mouvement Populaire de Résistance vient de paraître. Avant de nous occuper du contenu de ce bulletin, nous allons jeter un coup d'oeil sur ce qu'est le M.P.R. lui-même et sur ce qu'il représente.

Comme son nom l'indique, le Mouvement Populaire de Résistance se veut un mouvement destiné à préparer et provoquer la résistance (armée ou non) au franquisme. Considérant que la première condition à la renaissance de la chute du gouvernement de Franco, le M.P.R. essaie de regrouper toutes les forces opposées au régime ; pour éviter les dispersions des énergies antifranquistes il se doit d'être apolitique, c'est-à-dire non-inféodé à une organisation ou parti quelconque.

Le M.P.R. prépare la libération de toute la péninsule Ibérique. Il est aimé par des militants vivant de tous les horizons de la gauche espagnole : les militants du P.O.U.M. (1) y côtoient ceux du F.U.G.T. (2) ou de la C.N.T. (3). Seul le Parti Communiste Espagnol n'y participe pas, car, selon son habitude, il s'interdit à ses militants de soutenir un mouvement qu'il ne dirige pas.

Mais revenons à nos bulletins : le premier numéro a paru en décembre 1960, le second en février 1961. Ils sont destinés à être diffusés clandestinement en Espagne, ils parviennent aux milieux intellectuels aussi bien qu'ouvriers.

Certains estimeront peut-être inconséquent pour un mouvement de libération, destiné surtout à renverser le pouvoir par les armes, d'utiliser ses énergies à la création et à la diffusion de bulletins d'information. Mais un bulletin de résistance qui veut mouvement de résistance qui veut toucher le prolétariat, ne peut sous-estimer l'importance de l'éducation des masses. Surtout si l'on songe aux difficultés que devait avoir tout espagnol vivant dans son pays, à s'informer objectivement des événements politiques qui le touchent de près. En Espagne, il n'existe qu'une presse et c'est celle dont le contrôle est partagé entre la Phalange et l'Opus Dei. Outre le fait que l'information convenable des espagnols est une condition indispensable à leur future participation à la vie politique du pays, la création de ce bulletin constitue un moyen efficace de propagande pour le M.P.R. qui se fait ainsi connaître et transmet ses points de vue à un public empoisonné par la propagande franquiste.

☆

Le premier bulletin était destiné à déblayer le terrain et il contenait des informations très générales sur la situation politique de l'Espagne. Ces informations étaient peut-être superflues pour le lecteur européen, mais elles étaient les structures de l'Etat espagnol et qui est mieux placé pour les comparer avec la vraie réalité que la démocratie que ne l'est le lecteur espagnol. Nous en parlerons donc assez brièvement.

Il contenait quelques extraits des lois répressives qui condamnent pratiquement toute action politique ; elles rendent impossibles les réunions politiques, les grèves, l'existence d'une presse libre. Ce premier numéro commentait également l'opposition cléricale au régime, opposition qui semble être plutôt une manœuvre prudente de l'Eglise qui veut prévoir son avenir au cas où Franco viendrait à quitter ou à perdre le pouvoir. Il y était publié de longs extraits de la lettre que les 339 curés basques avaient envoyée à leurs évêques de Saint-Sébastien, Bilbao, Pampelune, Vitoria (capitales des 4 provinces du pays basque espagnol). Cette lettre n'avait rien de révolutionnaire, et si elle constitue un symptôme important de la désagrégation du régime de Franco, il n'en reste pas moins que les critiques qu'elle contient mettent en relief le caractère opportuniste de l'opposition de l'Eglise au régime. L'opposition qui survient singulièrement tard (après 20 ans de dictature) et se borne à aux conscrits des techniques de la guerre insurrectionnelle et la façon de se défendre contre une attaque aérienne ; ce qui guérilla le gouvernement espagnol redouterait-il une nouvelle révélation historique ? Les faits semblent prouver que oui.

☆

Le second numéro me paraît plus complet que le premier : il éclaire à pris près toutes les points essentiels de la situation politique de l'Espagne actuelle.

Il commente tout d'abord la récente lettre envoyée par le premier cardinal d'Espagne au ministre Solès. Dans cette lettre, le cardinal exposait les principales revendications de l'Eglise. L'Eglise condamne les syndicats verticaux contrôlés par la Phalange. Non France ses pauvres pauvres ont la possibilité de manœuvrer ces syndicats (puisqu'ils y collaborent) mais parce que ce système est dirigée par le parti unique (la Phalange) et ne permet pas aux associations ouvrières catholiques d'avoir l'influence qu'il juge leur revenir de droit. Pour justifier ces revendications, le cardinal croit devoir s'appuyer sur le droit de libre élection des représentants. Mais que penserait-il si des syndicats vraiment représentatifs comme la C.N.T. ou l'U.G.T. réclamaient ce même droit pour leurs affiliés ?

Sur le problème de l'Enseignement la position de l'Eglise n'est pas moins ambiguë. En effet, sous le couvert de la démocratie elle veut un élargissement de ses privilèges. Elle demande l'Autonomie actuel « demain on rasera gratis » sera remplacé par un slogan d'austérité.

La série noire des malheurs nationaux qui se sont abattus sur Dei », cet organisme sournois, semi-clandestin, qui censure toute la presse espagnole et qui contrôle la plupart des revues catholiques françaises et italiennes. L'Opus Dei a des ambitions hégémoniques et tend à instaurer une théocratie, il forme une véritable armée ecclésiastique internationale, composée de fanatiques qui croient devoir sauver « une civilisation qu'ils confondent avec le christianisme » selon les termes des rédacteurs du M.P.R.

Quel est le résultat de cette furieuse « croisade » du catholicisme en Espagne ? Il est absolument inverse de ce qu'il espérait, on constate de plus en plus une profonde déchristianisation des masses ; les prêtres haissent leurs retires, les sordid des curés rougeards, qui font tout pour ignorer la misère d'un peuple insomnis. La nouvelle génération, née avec le régime franquiste, pour la révolte, elle sait qu'on lui ment et elle a soif d'apprendre la vérité, de connaître enfin la liberté. En attendant, elle ! ... ...

LE LIVRE DU MOIS par Maurice JOYEUX

LA PLUS GRANDE PENTE... de Georges Arnaud
(Julliard, éditeur)

Georges Arnaud dont on n'avait rien lu depuis la publication de sa pièce « Maréchal P... » aux Editeurs Français réunis, pièce dont on attend toujours qu'un directeur de théâtre veuille bien la monter, vient de sortir un recueil de nouvelles, « La plus grande pente », qui nous révèle un nouvel aspect de son talent.

La première de ces nouvelles, qui donne son titre au livre, est une réussite qui place l'auteur auprès des plus grands de ce genre si difficile et qui demande de la part de l'auteur une rapidité dans le récit et une maîtrise dans le dessin des personnages que peu d'auteurs possèdent. La folklore de l'Amérique du Sud, les sous-produits de la civilisation qui dévalent les pentes forment la trame du récit où les personnages de l'univers particulier d'Arnaud s'affrontent, projetés par des passions que la chaleur et l'alcool exaspèrent. Cependant, de toutes ces nouvelles c'est « Le voyage en ville » qui m'a paru la plus bouleversante. Des Indiens du petit village de Tungura, au sommet de la Cordillère, se mettent un jour en route pour gagner la ville où ils pourront dépenser l'argent gagné dans les mines. Les blancs, eux, à cet instant, expérimentent une nouvelle super-bombe. Les Indiens n'atteindront jamais la ville. Leur périple à travers un monde ravagé par la catastrophe atomique est hallucinant et je n'ai que rarement ressenti au cours de la lecture d'un récit une émotion aussi intense. Je ne peux ici décrire les autres nouvelles qui donnent à ce récit tout son caractère, il me suffit de citer encore « L'exploit d'un huissier » qui nous rappelle l'aventure immobile de « Lumière de Soufre ».

Le style d'Arnaud ne doit rien à personne et le pittoresque de sa langue soutient en permanence l'action dramatique. L'auteur a créé une multitude de personnages bien campés qui resteront. Aucun ne m'apparaît mieux réussi que Jimmy le Menteur qui me semble destiné à jouer dans les courts récits le rôle du Vieux Nick, le héros inoubliable des nouvelles d'Hemingway.

Arnaud, après une trop longue absence, est rentré dans le monde de la littérature par la grande porte. Je suis persuadé qu'il ne s'en tiendra pas là.

MON PROCES... de Georges Arnaud
Illustrations de Siné (Ed. Les Editions de Minuit)

En même temps que « La plus grande pente » Arnaud fait paraître aux Editions de Minuit le récit des mésaventures qui lui valurent, à la suite d'une conférence de presse qui fit quelque bruit, de passer plusieurs mois en prison. L'écrivain a su adapter son talent aux circonstances. Le récit, j'allais écrire le compte rendu, est clair, concis, débarrassé de toute littérature qui n'y a pas sa place. Sa sobriété même nous rend plus absurdes les jongleries de ces Robins qui s'échinent, en tirlipantant les textes, à trouver une raison à l'arbitraire.

Arnaud sortira de prison le soir de son procès. L'absurdité des poursuites est évidente. En le condamnant à la peine accomplie, le tribunal a simplement couvert la légèreté du Parquet qui avait engagé les poursuites.

Voilà un livre qui est un document à classer auprès de quelques autres pour le ressortir lorsque le moment sera venu de faire le bilan de cette guerre imbécile que les politiciens ont prolongée par veulerie, que la paresse du monde du travail a tolérée, et d'où personne ne sortira grandi.

J'AI VU VIVRE L'ANGLETERRE de Michel Ragon
(Fayard, éditeur)

Dans cette excellente collection de voyages, Michel Ragon publie un ouvrage sur l'Angleterre où l'auteur retrouve toute cette tendre ironie qui fit le succès de « Drôles de Métiers ».

Ragon, qui est marié à une Anglaise, a accompli ce voyage, qui semble terrifiant à tant d'entre nous. Il a franchi les cinquante kilomètres qui nous séparent de cette terre lointaine et inconnue, il a affronté les jeunes filles, consommé la cuisine, séjourné dans les camps, visité les musées, enfin palpé sous tous leurs angles ces civilisations bizarres et disparates qui forment le Royaume-Uni. Tout cela, il nous l'explique, au galop, à travers deux cents pages où on ne s'ennuie pas un instant, étonné de trouver sur le seuil de notre porte des gens qui nous paraissent venir d'une autre planète. « Il est bien connu, nous dit l'auteur, qu'en Ecosse les châteaux sont hantés et les lacs peuplés de monstres solitaires antédiluviens. » Bien sûr, et il est bien connu que le lecteur français adore cela. C'est une raison de plus pour faire le voyage en compagnie de Ragon qui osa l'aventure et sut, après maints périples, nous ramener à la fois une compagne et des récits délicieux.

le monde libertaire
Des Lettres et des Arts

A propos de "l'Épée du scandale" d'Alexis Danan (1)

LE GRAND REPORTAGE

par Maurice JOYEUX

« Le reportage moderne est né de la guerre de 1914. Le journalisme quitte alors son ère de rayonnement provincial, voire national, pour ausculter le monde. La première des grandes tueries mondiales, a raccourci les distances et les hommes encore meurtris se penchent sur les plaies d'une humanité qui supure la misère, engendre des révoltes sanglantes et des répressions impitoyables.

« A la « deux » des grands quotidiens des noms vont s'inscrire en gras ! — Albert Londres, Henri Béraud, Andrée Viollis, Louis Roubaud... etc. Des noms de pays, La Chine, l'Inde, l'AMérique du Sud qui n'étaient encore que des noms de chansons chargées de poésie vont devenir des noms de cauchemars ! D'autres inconnus vont fondre sur le lecteur passionné et épouvanté : Mattray, Cayenne, Biribi.

« Une nouvelle forme d'expression naît. Les sensationnels, le gigantesque seront son principal aliment-métier terrible, métier merveilleux qui nécessitera à la fois une plume trempée dans du vitriol et un choix de qualificatifs venus tout droit du mélodrame qui donnera naissance à une littérature qui produira Cendrars Kessel, et plus près de nous Georges Arnaud.

« Personne mieux qu'Alexis Danan n'a su donner son véritable sens au grand reportage « L'épée du scandale » (1) ouvrage de souvenirs qu'il vient de publier chez « Robert Laffont », retrace cinquante ans de sa vie de journaliste qui se confonde avec l'évolution de la presse et le développement de l'information à l'échelle mondiale. Danan est passé par tous les échelons, depuis la rédaction du journal local fondé en Algérie par des déportés de l'Empire, jusqu'au reportage « Paris Soir » le grand quotidien de Prouvost. Et dans la feuille où il est à dix-huit ans rédacteur en chef, éclate cette profonde humanité qui fera de lui un journaliste à part. Mais très rapidement à la suite d'un drame intime Danan va se spécialiser sur le problème de l'enfance malheureuse qu'il ne délaissera que pour se pencher sur l'Algérie. La longue série de papiers qu'il consacrera à ce pourrissoir, amèneront la suppression du bagne.

Mais si les grands reportages d'Alexis Danan sur Mettray, sur Cayenne, sur Eysses, sont connus, ce qui l'est moins, c'est la patience et la fermeté qu'il dut déployer pour réunir les éléments d'une information objective ; et « L'épée du scandale » nous renseigne utilement sur la mauvaise volonté des pouvoirs publics et des hauts fonctionnaires des administrations pénitenciaires intéressés à couvrir des exactions qui garantissaient leur tranquillité.

L'ouvrage d'Alexis Danan a d'autres mérites qui sont autant de règles qui donneront au grand reportage ses lettres de noblesse. Le style est sobre et va directement à l'essentiel. Les mots sont choisis avec un soin constant de la précision et on en apprend plus à travers le dessin rapide qu'il nous trace du fonctionnement du comité de rédaction d'un grand journal que dans les tomes de littérature à sensation consacrée à la presse moderne. Danan au bagne s'est attaché avec les déportés et plus que l'histoire « vite oubliée et qui reste un moment de stupeur » pour ceux-là même qui ont été à la fois les acteurs et les victimes, c'est l'être dans sa profondeur qu'il cherche à découvrir. « L'épée du scandale » contient des pages où l'auteur nous campe les silhouettes d'Ullmo, de Marcel Pierson, du père Maurice, de Manda l'amant de Casque d'Or qui resteront des modèles pour tous les jeunes qui se destinent à ce métier exaltant.

Ce sens de la justice, ce respect de l'individu, cette conscience de la mesure qui sont les qualités maîtresses de Danan, il va les mettre au service de l'enfance et ce sera ces luttes contre la justice, contre l'administration qui bouleverseront l'opinion et feront fermer Mettray. « Je fus condamné à un franc de dommages-intérêts, s'exclame Danan qui vient de nous relater son procès. C'est pourtant Mettray qui creva ! » Ajoutons pour la petite histoire que Barthélémy qui le fit condamner devait devenir ministre de la Justice (sic) sous Vichy.

L'ouvrage de Danan se termine sur la condamnation, qui clôtura sa campagne sur les asiles d'aliénés. Les dommages intérêts, sont lourds. Danan va être obligé de se taire. Son livre relate ce moment difficile, il conte aussi la protestation solennelle de ses pairs par l'intermédiaire du Syndicat des journalistes. Nous savons tous que l'affaire Finaly donnera à Alexis Danan l'occasion de se jeter à nouveau dans la bataille.

Aujourd'hui que la retraite le guette, l'homme peut jeter un regard sur son passé qui se confond avec le passé de son métier qu'il a su élever à la hauteur d'un art. A le lire on sent notre cœur plus chaud. Les hommes qu'il méprise nous les méprisons, les valeurs qu'il défend sont les nôtres. Son obstination comme sa tolérance resteront un exemple pour tous les hommes de cœur.

(1) Editions Laffont.

RENDEZ-VOUS AVEC
Catherine SAUVAGE

— Bonjour Catherine.
Une poignée de main franche, chaude, amicale.
— Que faites-vous ?
— Des comparaisons.
— Avec qui ?
— Chut ! ... Vous êtes grande, vous êtes Lorraine, vous chantez...
— Aie !
— La comparaison s'arrête là, car vous, vous chantez bien, vous êtes belle, gaie...
— ...et j'ai signé l'Appel des 121 !
— Pas de confusion possible.
Le dialogue se poursuivit, vif, alerte, sans apprêt, sans cabotinage.
— D'où venez-vous ?
— Canada. Il faut bien vivre. J'étais interdite ici à la Radio, la seule artiste du music-hall dans ce cas.
Qu'on nous f... en prison si nos idées semblent « subversives », qu'on ne nous empêche pas de gagner notre vie !
— Vous a-t-on soutenue ?
— Toujours les mêmes, ouvriers du spectacle, machinistes, électriciens...
— Et les collègues ?
— ...
— J'ai compris.
— Seul, François Chalais à la T.V. contre l'interdit de Simone Signoret. Son geste a porté.
— Le Canada ?
— Au poil ! Très gentiment reçue, applaudie, comprise, redemandée.
— Bravo, et les U.S. ?
— Ce prend tournure. J'y fis un séjour en avion depuis le Canada.
— Pas d'ennuis ?
— Venant du Canada, ce fut sans histoire.
— Tandis que...
— ...si j'étais partie d'ici j'aurai dû remplir le questionnaire de dix-huit feuillets comportant entre autres questions, celle-ci : « Vous rendez-vous aux Etats-Unis pour attenter à la vie du président de la République ? »
— Projets immédiats ?
— Une tournée de festivals européens : Bruxelles, Amsterdam, Luxembourg, Lausanne, etc.
— Et ici ?
— J'attends, j'hésite. Le tour de chant dans un music-hall parisien, encadré de « fantaisistes » poussifs ou bêlants ne m'attire guère. Je préfère la formule récital où l'artiste, devant un public qui ne vient que pour lui, doit donner le meilleur de lui-même.
— Et les disques ? Voilà longtemps...
— Deux ans. Incessamment (1). Philips sort un disque où j'ai enregistré Paname, Jolie môme, L'âge d'or, les Rupins.
— De l'ami Léo. Et ensuite ?
— Pour Pâques — enfin ! dans environs — un grand machin, toujours chez Philips. Chants des Poètes, Aragon, Mac Orlan, Lorca, Baudelaire, etc., sur de la musique de Ferré, Popp, Besse, et encadrés par les voix de Brassens, Mouloudji, Féliz Leclerc, les Frères Jacques, Guy Béart.
— Que voilà donc un bel œuf ! Nous en reparlerons.
— Votre artiste préférée ?
— Pia Colombo. Voilà une grande chanteuse dont le talent progresse à chaque sortie, une artiste qui ne recherche pas le commercial, qui sent ce qu'elle chante et qui le chante avec son cœur, avec ses tripes.

Catherine Sauvage, on le voit, sait être bonne camarade... c'est si rare dans ce métier ! Je lui dédie en dernier hommage cette anecdote, un surprise un soir, dans un cabaret de la Butte. Tout le petit personnel, les « obscurs », les « sans grade » discutaient avant le coup de feu de la soirée :

« Catherine ? Quelle chic fille. — On se mettrait en quatre pour elle. — J'irai jusqu'à Pigalle lui chercher une cigarette. — Ça (sic) c'est un bon coppin !

Pouvais-je espérer mieux pour conclure ce papier ?

(1) C'est sorti ! Philips n° 76.518 et 76.521.

MIDAS.

TÉLÉVISION

Il y a quelques mois, dans ces mêmes colonnes, un camarade attaquait sévèrement la radio. Je ne le suivrai pas dans ses conclusions car, pour moi, maintenant la radio est negligeable : on peut tourner le bouton, choisir une autre station. Mais à la télévision : on ne peut pas choisir. C'est de la télévision que vient le danger.

La télévision, c'est une intrusion chez soi, quelque chose comme une violation de domicile. Le plus grave, c'est qu'elle soit, dans une démocratie, librement consentie. Personne jusqu'à présent, absolument personne n'est obligé d'acheter un récepteur de T.V. Heureusement !

Je dois dire que je ne l'ai pas et que, si j'en parle, c'est à la suite d'un séjour en province où je l'ai subie quotidiennement. Cette expérience m'a montré que une famille de télémanes atteints de télévisionnite aigue m'a écœuré pour longtemps de cette merveilleuse invention.

UN DANGER PUBLIC

Je vois déjà d'ici certains hausser les épaules et je les entends dire « Encore un rétrograde ! » Mais non, je ne nierai pas les bienfaits de cette invention comme d'autres l'ont fait à la naissance du cinématographe puis à celle de la T.S.F. On connait les sottises qui ont été énoncées en ces occasions. Je n'y reviendrai pas.

La télévision est une belle invention. Ou, plutôt, elle pourrait l'être. Car elle ne l'est pas, du moins, en France, à l'heure actuelle. Car il existe quune chaîne et cette chaîne est « d'Etat ». D'où pas de possibilités de choix et orientation obligatoire. Qu'on ne nous dise surtout pas que « notre » télévision est objective. Elle est pas mal.

C'est uniquement en considérant la télévision sous cet angle que je veux et que je peux parler de « danger public ». J'espère que les vrais amateurs de télévision auront compris mon dessein.

Dans la mesure où elle n'est plus au service de l'Individu mais au service du Pouvoir la télévision est nuisible. Instrument d'information elle devient alors instrument de propagande (1). Et c'est notre devoir de crier gare.

DU TELESPECTATEUR AU TELEMANE

Un jour le citoyen C... achète un poste récepteur de T.V. C'est son droit le plus strict. Il paye chaque année une redevance à l'Etat, bref, il est en règle.

Mais le citoyen C... se rend-il compte de ce que l'information qu'il reçoit n'est pas objective ? Les images qu'il voit, les visages lui sont imposés. Il ne peut en choisir. Et, bien souvent, il ne peut pas comparer car, en même temps qu'il s'habitua à sa T.V., il abandonnait la radio et le journal, ne lisant plus que les programmes hebdomadaires de la télévision. Alors ? Comment le lui dire ? Comment le mettre en garde ? Il ne faut pas que le citoyen C... prenne de la graine (sic) c'est la le but de l'information.

Le citoyen C... comprendra-t-il le risque qu'il court ? Sera-t-il assez « grand garçon » pour se passer de la télévision tant qu'elle ne sera pas vraiment libre ? Il ne faut pas craindre de le dire bien haut — et si nous ne le disons pas personne ne le dira — la télévisionnite n'est pas indispensable. Mais des qu'elle pénètre chez vous, vous risquez fort qu'elle le devienne. C'est à vous de vous défendre. Ne nous dites pas que nous ne vous avons pas avertis.

Les Français ont découvert la télévision bien après par exemple les Anglais. J'étais à Londres en 1951 et la T.V. était fort répandue. En France ?... Depuis, les citoyens C... ont bien rattrapé leur retard. Doivent-ils s'en glorifier ? J'en doute. Les Anglais ont suffisamment d'esprit critique pour ne pas se laisser déborder par la T.V. Les Français, eux, ne me semblent pas assez mûrs.

DES REMEDES

Disons-le tout de suite. Ce n'est pas à nous d'en trouver. Il y a le syndicat des fonctionnaires chargés de l'Information en général et de la Télévision en particulier.

Mais s'agissant d'un problème individuel, c'est à chacun de s'en inquiéter.

J.-L. G.

(1) On pourra lire avec profit dans le « Retour au meilleur des mondes » d'Aldous Huxley (Plon éd.) les chapitres « La propagande dans une démocratie », « La propagande dans une dictature ».

RADIO

Il est encore un peu tôt pour parler des nouveaux programmes de printemps. Cependant, la suspension par exemple de « Dimanche dans un fauteuil » jusqu'à la rentrée d'octobre nous laisse présager les changements qui s'échelonneront d'ici la nouvelle saison radio. Pour ma part, les balades dominicales auront du mal à me faire patienter.

Parmi les rubriques si sympathiques de l'émission de Jean CHOUQUET, celle qui me manquera le plus sera sans doute la grande colère hebdomadaire de Jean-François NOEL. Avec l'espoir de retrouver ce spirituel râleur, je vais passer les ondes à l'oreille ultrafine et je ne manquerai pas de vous signaler sa trace.

Chaque soir, sauf le Dimanche, Régional FRANCE II diffuse « Edition spéciale » à 22h. Les sujets les plus variés y sont abordés (parfois) y sont traités. Ce samedi 28 Mars, notre ami Alexis DANAN nous a présentés des hommes qui, d'abord connus, celui de Cayenne à la suppression duquel il ne contribua pas peu et aussi de ces « bagnes de gosses » qui évoluent aujourd'hui vers un peu plus d'humanité. C'est grâce à des journalistes courageux comme Alexis DANAN, qui n'hésitèrent pas à traquer l'injustice, que d'innocentes victimes de la société devienront un jour, par la vertu de l'éducation, de véritables hommes.

« La fine fleur » de Luc BERIMONT — PARIS INTER FRANCE — Mercredi 20 h. Il s'agit ici de poésie, le titre n'est pas usurpé, c'est bien « la fine fleur » qui nous est présentée par BERIMONT, poète-même. Le choix des morceaux révèle le goût sûr du producteur et, ce qui ne gâte rien, leur brièveté. Quand — ce n'est pas un habitué — nos amis.

Emile NOEL, collaborateur habituel de Francis CLAUDE dans l'émission « Tiens bon la rampe » que nous avons déjà signalée, vient de publier chez FAYARD « Contes et mémingos » qui lui a valu le prix Théophile GAUTIER. Il s'agit d'une cinquantaine de petits contes un peu dans surréalistes que ce malicieux farfelu a réunis après les avoir débités aux cours des émissions de notre ami qui, d'ailleurs, a préfacé le bouquin. « Fleurs de mémingos » est aussi le titre d'une chanson écrite par Emile NOEL. Vous doute que nous aurons grand plaisir à lire ce qui a déjà conquis notre oreille.

La télévision annonce la rentrée de la grande « Boîte à bonbons surprise » de notre camarade Georges BRASSENS. Souhaitons que les auditeurs de la radio auront aussi leur part, après la longue absence (motivée par la maladie) du gorille ». Qu'il nous revienne gaillard et chargé d'une ample moisson de ces petits chefs-d'œuvre dont il a le secret.

J.-F. STAS.

CINÉMA
"LES LACHES VIVENT D'ESPOIR"

« Vot' nègre, la police vient de l'emmener. C'est pas trop tôt ! » Tous les poncifs éculés et bien vivants du racisme, l'auteur les a recueillis, disséqués, pour les relancer avec plaisir, juste mesure à la face de leurs promoteurs comme un crachat soigneusement distillé. Combien de salauds inconscients trépigneraient dans leur fauteuil à voir ainsi ridiculiser leur vice qui osaient pénétrer dans la salle. Mais devant l'affiche trop agressive, pas assez piège, ils haussent les épaules et passeront leur chemin. C'est donc à nous d'y aller rechargner nos accus et de poursuivre la chasse.

L'argument-massue en matière de racisme c'est : « Laisse-moi vous voire sœur (ou voire fille) coucher avec un nègre ? » Pour le gentilhomme il n'y a qu'une seule réponse : « Non ! » assortie parfois de commentaires bien de chez nous : « Ils ont une drôle d'odeur. — Ils sont collants. — Une seule chose les intéresse : baiser une blanche. » L'imagination et les souvenirs du lecteur continueront facilement la suite infinie des variations sur ce thème dédulsant.

Dominant mieux son art et ses bonnes intentions que dans « Les tripes au soleil » Claude-Bernard Aubert a accumulé sciemment les vacheries que mérite cette légère quête le racisme. Il a dépouillé le réel de toutes les demi-vérités conformistes pour dépecer le tabou le couple mixte, un noir-une blanche. Son film est une arme pour ceux qui espèrent contre les pourfendeurs de bicots, bougnoulls, mômes, métèques, etc. Le scène du pauvre type peignant « Mort aux juifs » sur les murs parce qu'on l'a pris pour un « Merde ! » lancé bien en face aux gribouilleurs imbéciles que nous croisons avec volupté.

Malheureusement le sujet n'atteint certainement pas le grand public qui n'apprécie que les coups de pied au cul lui appartenant le berfstack, ni la volonté qu'a eue l'auteur de mettre au service de son œuvre les meilleures techniques de l'art cinématographique.

Dommage que Françoise Giret, au demeurant fort jolie, joue certaines scènes et dise certains réparties d'une manière vraiment trop tartouille.

Au passage, prévenons les spectateurs non avertis d'un des méfaits de la censure : un étudiant veut se suicider sans qu'on sache pourquoi. Dans le scénario la cause est simple (mais trop actuelle) : son sursis vient d'être resilié. Maccabons pas les prêtres d'Anatasie... Il est vrai qu'endiguer le flot des hara-kiris qui déferle actuellement sur les facultés et permettre de résoudre provisoirement la crise des locaux. D'une part, ils ont craint que trop de jeunes mineurs avaient eux, d'autre part ils n'ont pas oublié que tout citoyen incorporable a le droit de consommer les racines de pissenlit que préparées suivant la recette mise au point par le ministre des Armées.

Quand vous quitterez votre place, souhaitons que les orteils vous démangent et se sentent attirés par les arrières-trains des commandos de Jeune Nation. Mais si le réflexe est sain, il n'est pas suffisant...

■

ROCCO ET SES FRÈRES

Du cinéma comme une fresque...

Tragi-comédie humaine, bouffonerie et mélodrame, comedia dell'arte au fil des jours. La vie, l'amour, la mort. La misère cruelle. Jusqu'à ce jour, Rocco et ses frères, d'Anatasio, monté vers Milan avec sa famille, fuyant la misère naturelle des provinces sud-italiennes et où les hommes vivent et meurent comme des animaux » pour tomber dans la misère organisée du chômage, pour rencontrer le mépris des ouvriers du nord, que l'immigration des pâtres sans qualification prive de meilleurs salaires.

Une mère conventionnelle, veuve abusive, pour qui la collectivité forme par elle et ses cinq orphelins, même celui devenu féroce de bêtise, constitue le seul univers.

Un gitan cynique, désirable, aimable et estimable (encore plus parce que Visconti lui a fait la tête d'Annie Girardot) qui rive son clou à la vertu et en meurt.

Un drame shakespearien vécu par des prolétaires de l'Italie chrétienne et démocrate et pouilleuse.

Marc PREVOTEL.

AU MOULIN DE LA GALETTE
le Gala du Groupe LOUISE-MICHEL

« Mesdames, Messieurs, Chers Amis... »

L'agitation bruyante d'une foule dense, se paralyse comme d'un coup de baguette magique.

Apparaît, gracieuse et souriante, la bonne fée *Simone Chobillon.*

« Ce soir, comme chaque année, le Groupe Libertaire Louise Michel... »

Dans la sympathique salle du Moulin de la Galette, temple où souffle l'esprit anarchiste, les fidèles sacrifient à un rite. Un rite qui atteste de la foi ardente et de la vitalité du Groupe Libertaire Louise Michel dont Maurice Joyeux, son animateur, exaltera tout à l'heure l'œuvre militante.

« ...Vous présente un programme de classe qui s'ouvre sur la Fanfare des Beaux-Arts ! »

Le Père Cul-Sec (bis) (Octave) en digne héritier du fantasque peintre du XVIIème siècle, dans un style mi-nouvelle-Orléans, mi-hippophimes rabelaisiens, exhibe des zèbres barbus qui s'essoufflent sur leurs binions. Ce n'est pas du Bétove, ni du Rouget de l'Isle, mais c'est de la musique, pétillante comme un Fleury nouveau.

Succédant à ces malabares, pallardes et velue, la petite *Isabelle Monclin,* danseuse de l'Opéra, semble être de ces poupées-marionnettes de Jean-Jacques Nimible, fait se mouvoir en gestes aimables et oreeas.

Francis Lirola, lui, n'est pas une mécanique. Il écrit de bonne chansons qu'il interprète avec une bonne voix de baryton. Beaucup de bonnes intentions qui méritent l'estime.

Il n'y a pas de Gala au Moulin de la Galette sans ncèmes. Mais de quelle sensibilité, de quelle ardeur, de quel amour, procèdent ceux de *Frédérico Garcia lorca* dits par *Violetta Ferrer* ? En espagnol, les strophes du poète martyr, sont comme d'une complainte déchirant qui prend aux tripes.

La poésie de *Rosalie Dubois* est cele des pavés de Paris, de ses guinches, de ses amours à quatre sous. Poésie banale certes, mais communicative. Avec la « gueule qu'elle a » (1) *Rosalie Dubois,* si le succès n'est pas affaire de maffia, est promise au meilleur avenir.

Bobby Lapointe qui lui succède a du être vacciné avec un arbre à cames. Son tour pétarade comme un moteur à quatre temps. Admission, compression, explosion, échappement. Un bon exercice pour les zygomatiques pareseux.

Encore des types qui se désarticulent; avec le *Trio Math Samba.* Ces négres-là ne broyent pas du noir. Avec tam-tams et banjos, ils nous emmènent sur le grand fleuve Niger, à la chasse aux crocodiles. Mais l'occasion, l'herbe tendre... On laisse-la les jeux de guerre, pour ne plus que chanter et danser. Y-a-bon *math Samba !*

Encore un trio ! Mais ce n'est pas un reproche (2). Car il s'agit des *Ménestrels* au talent confirmé. Leur répertoire est tout en finesse, humour et sensibilité. Trois voix qui traceront leur chemin.

On ne présente pas *René-Louis Lafforgue.* Les mots nous manquent, qui peuvent camper un personnage aussi singulier. On ne sait qui applaudir. L'acteur, — homme de théâtre il l'est, — ou le chanteur, il en a toutes les qualités ?

Mais il faut présenter *Jean Yanne,* car une Radio pudibonde et une télévision aux ordres, nous privent de ce chansonnier au registre insolite. Avec un orgue de poche et des effets de cantique, il nous livre des compositions d'un anti-conformisme qui fait rougir les bigotes et qui ne saurait le Bon Dieu sans confession... Après son tour, on lui baille le Diable sans discussion. Il ne pas manquer.

Nos fidèles amis les *Guaranis de Francisco Marin,* toujours égaux à eux-mêmes, achèvent ce programme qui est une des merveilles de dosage de la régie artistique de Suzy Chevet.

« Mesdames, Messieurs, Chers Amis... » pouvait-on clore le spectacle sans le sourire de Simone Chobillon ?

« ...A l'année prochaine ! »

Joé LANEN

(1) Amis lecteurs ! Ne croyez pas que notre estimé collaborateur qui est très ému ne dépasse la mesure. Mais à la bienséance. Il fait ici allusion à une des meilleures créations de Rosalie Dubois. N.D.L.R.

(2) La maladie de l'un du trio, nous a privés d'un troisième trio : Les 3 Horaces. Nos meilleurs vœux de rétablissement N.D.L.R.

Le Groupe Théâtral LOUIS-LE-GRAND présente :
" L'ÉTOILE DE SÉVILLE "

S'il s'agissait d'une troupe de professionnels je ferais sans doute quelques réserves quant à l'interprétation, mais je n'oublie pas que je me trouve devant une compagnie qui porte fièrement et bravement son blason d'amateur dans un temps où tout se paie où l'on découvre de plus en plus rarement, dans le domaine artistique comme en tout autre, celui qui nous donne gratuitement amour.

Je veux rendre ici au mot amateur son sens étymologique qui le relève des sarcasmes et de la suffisance de ceux qui font profiter de quelque chose. L'amateur est celui je le répète qui œuvre par amour.

Et il en faut à une pleiade qui sacrifie des heures et des heures, prises sur le repos et sur les loisirs pour vous mettre sous les yeux « L'Etoile de Séville » du dramaturge espagnol LOPE DE VEGA.

Pareils à ceux d'un autre âge qui ne voulait laisser qu'à eux-mêmes le soin de tout mettre en place et qui bravait la peinture ou fabriquaient l'outil qui entaillerait le marbre, ils ont traduit directement et scrupuleusement le texte de la langue castillane en Français, fait la mise en scène, dressé les décors, dessiné les costumes et réglé les éclairages.

Tout cela pour jouer quatre fois dans la coquette salle aménagée dans le Lycée Louis le Grand, l'Etoile de Séville. Cette pièce batie sur le même canevas que le Cid, met en place l'amitié et le devoir. Mais ici, en dépit de ses efforts l'auteur se traît parfois et souligne la fragilité et le caractère mouvant du devoir, notamment dans la scène de la prison où le doute et la folie assiège le héros.

Quant à la raison d'Etat elle se résume au caprice du monarque amoureux de l'Etoile de Séville et dont la grandeur est faite de bien des petitesses.

Avant cette troupe d'autres ont placé sous la charge d'une telle œuvre et la magnificence de son style. Comment sa réalisation ne serait-elle pas sans faiblesse ?

Par surprise les amateurs qu'ils sont sous les yeux les engagent à accorder plus de soin que d'intention, ce qui fait sans doute l'erreur de notre temps plus soucieux de mécanisme que de vie.

Si j'exclus quelques erreurs de distribution, qu'explique le petit nombre d'éléments dont dispose cette sympathique troupe, je me dois de louer un spectacle honorable dont se dégage Jean Pierre CERNEZ qui est avec aisance et non sans grandeur le roi de Castille, Jean Claude GODIN dont l'organe sans chaudeur et sans finesse merveille le jour où on il discipline ses « forte » et s'abandonnera plus complètement à ses personnages.

La mise en scène de Pierre VOLTZ qui joue le rôle de Busto Tabera, est pleine de mesure et de discrétion et sait l'élever parfois à la sensibilité, notamment lors du dernier acte et des adieux des amants malheureux.

Mais je n'en voudrais de louer tel ou tel élément d'une troupe dont le mérite est précisément de ne former qu'un bloc et de se présenter à nous sans vedette et sans vanité.

Maurice LAISANT.

PEINTURE et CRITIQUE

Je me trouvais récemment dans une galerie, entre un marchand et un peintre amis quand fut lancée la question « La critique d'art existe-t-elle ? Et d'abord, a-t-elle jamais existé ? » et des noms jetés : Diderot, Baudelaire, Apollinaire... Cela revenait à se dire « Qu'est-ce que la critique d'art ? »

Il m'a semblé que la meilleure approche consistait à en définir les buts et les moyens.

Buts et moyens. Le but de la critique serait-il de faire connaître la peinture ? Pas exactement : c'est la plutôt celui de la publicité.

Mais, m'objecterai-t-on, la critique ne doit-elle pas faire connaître que telle peinture est mauvaise et telle autre bonne. Autant dire : faire connaître la bonne et la mauvaise peinture. Mais en fin de compte : la peinture. Pas encore : c'est là le but de l'information.

Donc la critique, ce sera un jugement. A mon avis, tout critique d'art devrait viser à juger une œuvre. Mais comment ? Il en arrive alors à l'arsenal de la critique. Les moyens de la critique se confondent avec ceux dont dispose le critique. En premier lieu : la faculté de jugement. Le critique devrait être apte à juger. En vertu de quels critères ? C'est la que l'on se heurte aux plus fortes contradictions :

— les uns jugent selon les canons préétablis ;
— les autres, au gré de leur fantaisie, de leur sensibilité, de leur imagination.

Pour ma part, je donne raison à ces derniers. Je conçois mal, en effet, une sorte de code quelconque de la peinture selon lequel il serait, par exemple, interdit de représenter tel ou tel objet, d'utiliser certaines méthodes, etc...

Le critique doit se faire.

Il doit voir. Certes, il lui faut du courage pour parcourir les kilomètres de cimaises qui jalonnent le Paris d'aujourd'hui.

Il doit ensuite pouvoir dire ce qu'il pense de ce qu'il a vu (et pas seulement pouvoir dire ce qu'il a vu, ce qui ne serait déjà pas si mal dans ce Paris dépourvu par le cadre de l'information). Il faut donc assurer au critique une liberté totale. Où la trouvera-t-il ? Dans les journaux qui voudront bien la lui donner. Ils se font, hélas, de plus en plus rares. J'admire et je salue les journaux qui assurent cette liberté d'expression dans tous les domaines (et pas seulement dans celui de la critique d'art).

La critique aujourd'hui. Dans la presse dite « grande », on a pris l'habitude d'accorder une place variable aux arts (ce sera, par exemple, pour un quotidien : une fois par semaine, un quart de page à une page entière). Sur cette page, il faudra distinguer : la publicité, le journalisme, la critique. On s'aperçoiva que l'information prend la plupart du temps, le pas sur la critique. Il arrive que l'on ne critique pratiquement plus mais que l'on rend compte. On assiste au phénomène dans les pages littéraires. Le compte-rendu de lecture et le compte-rendu d'exposition remplacent trop souvent la critique (littéraire ou artistique).

A qui la faute ? Le temps passe vite : nécessité de l'information rapide ? Les expoaitions elles-mêmes se succèdent à une allure folle. Deux semaines, trois semaines et l'on tourne la page. Comment, dans ces conditions, juger, bien juger et donner à réfléchir ?

J. L. GERARD.